

# Le Samedi

VOL. IV — NO. 42

MONTREAL, 25 MARS 1893

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS

LA DATE FIXEE



—Oui ; pour la semaine de Pâques

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POINIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 25 MARS 1893



Un homme bon est toujours le bienvenu.

Pour conserver un ami, il faut soi-même être  
capable de l'être.Les bienfaits qui ne ramènent pas un ennemi  
ne servent qu'à l'aigrir.Un étourdi est sujet à donner des chagrins à  
tout ce qui l'entoure.Un dénicheur de guêpes est de la famille des  
musiciens. Il est sûr de prendre le taon.Les journaux qui veulent augmenter leur cir-  
culation n'ont qu'à publier les annonces du papier  
Rigolo. Rien n'attire comme la moutarde.Ceux qui dépendent des mérites de leurs ancê-  
tres, cherchent, dans les racines de l'arbre, les  
fruits que devraient porter les branches.Le bon Dieu savait bien ce qu'il faisait, quand,  
en créant l'homme, il l'a mis dans l'impossibilité  
de se passer la main sur le dos ou de se donner  
des coups de pieds.Le jeune homme qui peut emporter jusqu'à la  
maison la première lettre d'amour reçue sans la  
lire sous le premier reverbère venu n'est pas en-  
core atteint du vrai mal.Un de nos compatriotes nous informe qu'il a  
trouvé sur un menu d'hôtel dans une petite ville  
française fréquentée par des Anglais, un plat ap-  
pelé *Arioste*. Il en a goûté et a constaté avec  
plaisir c'était de l'*Irish Stew*." Mon fils Thomas à de grands succès sur le  
théâtre, disait une bonne maman du faubourg. Il  
paraît dans la même pièce comme villageois, bo-  
hémien et deux espèces de soldats, tandis que M.  
Hamlet, qui passe pour le meilleur acteur, est  
toujours dans le même rôle. "Dilemme épouvantable. On lit dans le journal  
d'un acteur : " Lundi, j'étais gris et j'ai joué ; le  
public n'a pas aimé cela, et j'ai été sillé. Mer-  
credi, j'étais également gris, je n'ai pas joué et le  
public a grogné encore plus fort. Diable ! Que  
faire pour contenter ce monde-là ? "

## EXPRESSIONS POPULAIRES



" Il fut frappé par la beauté de la place. "

## L'INDÉPENDANCE MÊME

Un vieux client, sans le sou, entre chez un  
marchand de vin, et lui demande un verre à cré-  
dit.— Non, répond le marchand, je ne fais jamais  
crédit à personne. (*Puis lui donnant dix centins*).  
Tenez, voici de l'argent ; qu'est-ce que vous allez  
prendre maintenant ?*Le vieux client, du haut de sa grandeur.*—  
Celui qui me refuse du crédit, n'aura jamais de  
mon argent. (*Et empochant les dix centins, il va  
chez le voisin.*)

## LES CONGÉS OBLIGATOIRES

*Le professeur.*— Vous avez vu hier une éclipse  
totale de soleil ; nous allons maintenant être cin-  
quante ans avant d'en avoir une autre.*Un élève.*— Puis-je vous demander une ques-  
tion ?*Le professeur.*— Qu'est-ce ?*Un élève.*— Aurons-nous un congé ce jour-là ?

## PRÉCAUTION

*M. Belavoit.*— J'ai arrangé mes affaires de telle  
manière, que personne, après ma mort, ne con-  
testera mon testament.*M. Serrelapoinne.*— Comment cela ?*M. Belavoit.*— J'ai donné toute ma fortune aux  
avocats.

## L'ANGLETERRE EN EGYPTE



Petit train va loin.

## MOTS D'ENFANTS

*Madame, (à la petite amie de sa fille).*— Pren-  
dras-tu de ce pâté, Marie ?*Marie.*— S'il vous plaît ; mais mettez le double,  
s'il vous plaît, parce que maman ne veut pas que  
j'en demande deux fois.*Le père.*— Tiens, René, regarde ta nouvelle  
petite sœur. N'est-ce pas que tu vas l'aimer ?*Réné.*— Oui ; mais ça coûte cher pour l'élever,  
n'est-ce pas ?*Le père.*— Oh ! oui.*Réné.*— Et quand je t'ai demandé de m'acheter  
un petit lapin blanc, l'autre jour, tu m'as dit que  
ça coûtait trop cher. Tu vois !

## PAR PROCURATION

*Le tramp.*— Voulez-vous donner quelque chose  
à un pauvre aveugle ?*Le monsieur.*— Il me semble que vous n'êtes  
pas aveugle du tout ?*Le tramp.*— Je sais, monsieur ; je quête pour  
un de mes amis qui n'a pas le temps de venir au-  
jourd'hui parce qu'il marie sa fille.

## PERTE IRRÉPARABLE

*Bouleau.*— Tu es bien triste, ce matin ! Qu'est-ce qu'il  
y a ?*Bouleau.*— Je viens de perdre ma belle-mère.*Bouleau.*— Ta... quoi ? Tu n'as pas de belle-mère ?*Bouleau.*— J'en aurais eu une, si Lucie avait voulu de  
moi.

## IL L'AVAIT OUBLIE

*Lui (après cinq ans de mariage).*— Quelle li-  
vre stupide ! L'amour ! Qu'est-ce que ça veut  
dire l'amour ? La personne qui t'a donné ce livre  
doit être vraiment stupide !*Elle.*— C'est le livre que tu m'as passé pendant  
notre lune de miel ; nous l'avons lu onze fois en-  
semble pendant le premier mois.(*Silence prolongé.*)

## PLUS FORT QUE LUI

*Belavoine.*— Eh bien, père Berlinguette, est-ce  
que vous vous habituez à la richesse ?*Le père Berlinguette (qui vient d'hériter).*—  
Pas beaucoup ; tenez, la nuit dernière je suis  
rentré dans mon propre poulailler, et j'ai volé  
une de mes poules.LE TORT DE DORMIR PENDANT  
LE SERMON*Elle.*— Ça me fait plaisir de voir que tu endos-  
sais tout ce que le curé a dit dans son sermon.*Lui, (surpris).*— J'endossais ! Comment ?*Elle.*— Certainement. Ne t'ai-je pas vu faire de  
la tête des signes d'acquiescement à tout ce qu'il  
disait ?

## EMBARRASSÉ



*Juliette.*—Maintenant, faites-moi un point noir. Choisissez l'endroit qui m'est le plus favorable pour attirer l'attention.

## PAS SI BÊTE APRÈS TOUT

Nous avons l'habitude de nous moquer des Chinois parce qu'ils portent une queue dans le dos et se juponnent de robes bleu ciel pour se promener dans les rues. Ce peuple de citrons possède pourtant certains usages que nous pourrions lui emprunter sans rougir. Car ils témoignent d'un esprit terriblement pratique et judicieux. Tout le monde sait, qu'au contraire de nous, le Chinois paye une légère rente mensuelle à son médecin, tout le temps qu'il est bien portant.

Aussitôt qu'il est malade le paiement cesse ; c'est l'affaire au médecin, de remettre son client sur pied, et surtout sans le faire languir, pour peu qu'il désire voir la caisse du susdit se rouvrir à son profit.

Ceci est déjà joli ; mais il y a encore une autre raison que voici : quand un Chinois est malade, il s'empresse tout aussitôt de faire afficher à la porte de sa maison le nom de son docteur.

Tous les passants et les voisins guignent cette pancarte d'un œil malin ; le nom du médecin s'enfoncé comme un clou dans toutes les mémoires des gens du quartier ; et si les malades viennent à succomber un peu plus souvent qu'ils ne devraient le faire, le docteur peut faire prévenir les démenageurs et changer d'adresse. Ne trouvez-vous pas que c'est infiniment moins chinois que ça n'en a l'air ?

## LES ENJOLIVEMENTS DU MÉNAGE

*Madame Jeunemariée.*—Le propriétaire est venu, ce matin, collecter le loyer. Je lui ai donné dix piastres et lui ai montré le bébé.

*Monsieur Jeunemarié (qui a passé la nuit à bercer le bébé).*—Pourquoi ne lui as-tu pas donné le bébé et gardé les dix piastres.

## BLESSÉ DANS SES SENTIMENTS

*Elle.*—Quelle heure est-il, chéri ?

*Elle (arrivant de son club).*—Onze heures et demi.

*Mais au même moment l'horloge sonne trois heures.*

*Elle.*—Comment, tu arrives à trois heures du matin, et pardessus le marché, tu oses me conter un mensonge !

*Lui (jouant à l'incompris).*—Dire que tu aimes mieux croire une petite horloge de cinquante sous que la parole de ton pauvre mari !

## LA REINE DES REINES

*Bouleau (dans un char urbain).*—C'est la première fois que je te vois donner ta place à une dame.

*Rouleau (bas à l'oreille).*—Faut bien, c'est notre nouvelle cuisinière.

## UNE SURPRISE

*Le père.*—Oh ! c'est l'amie dont tu me parles si souvent ? Elle n'est pas si laide !

*La jeune fille.*—Qui t'a dit qu'elle était laide ?

*Le père.*—Tu me disais que toutes les élèves l'aimaient !

## CE QUE ÇA COÛTE

*Le jeune homme.*—Est-ce que ça prend beaucoup d'argent pour faire vivre une femme ?

*Le vieux monsieur.*—Ça défend ; depuis cinq cents piastres jusqu'à cinquante mille.

*Le jeune homme.*—Voilà qui ne me renseigne guère.

*Le vieux monsieur.*—Ça prend généralement tout ce qu'un homme possède.

## UN OUBLI

*Le juge.*—Prisonnier, vous êtes accusé d'avoir volé un paletot.

*Le prisonnier.*—C'est une erreur. Votre Honneur, je ne connais rien du vol.

*Le juge.*—Le paletot était estimé à trente dollars, d'après le témoin qui sort d'ici.

*Le prisonnier (s'oubliant).*—Je vous laisse, Votre Honneur, la responsabilité de peser la valeur de ce témoignage. Regardez ce que peut valoir le paletot, le voici !

LA VÉRITÉ SUR LA TAILLE DE NAPOLÉON I<sup>er</sup>

Au cours de l'ouvrage : *Napoléon intime*, que vient de publier Arthur Levy, l'auteur a eu l'occasion de rechercher quelle était la véritable taille de Napoléon.

Il résulte de ses investigations que l'empereur n'avait pas la petite taille qui fait en quelque sorte partie de sa légende. Napoléon mesurait exactement sur son lit de mort 5 pieds 6 $\frac{3}{4}$  pouces, c'est-à-dire 1 mètre 68 centimètres 7 millimètres. *Mémoires du docteur Antommarchi*, t. II, p. 158. Il était donc au moins de la taille moyenne de nos jours. Les contemporains lui reconnaissent la même taille : Constant annonce 5 pieds 2 pouces 3 lignes, mesure française, et Mallet du Pan, dans sa *Correspondance*, t. II, p. 441, dit de Bonaparte : "ce petit général de 5 pieds 3 pouces," soit 5 pieds 6 $\frac{3}{4}$  pouces, mesure anglaise. Enfin, si l'on examine la redingote grise légendaire au musée des Invalides, on verra qu'elle ne peut pas avoir appartenu à un homme petit ; elle mesure, ce qui est une très bonne taille pour un vêtement porté journellement, à pied et à cheval, par un homme actif qui ne supportait aucune gêne dans ses mouvements.

## UNE IDÉE CAPITALE

*La mère.*—As-tu écrit à grand'maman, pour la remercier du joli cadeau qu'elle t'a envoyé à ta fête ?

*La petite Alice.*—Oui, petite mère, la voici.

*La mère.*—Mais, chérie, tu n'as mis que des lettres capitales !

*La petite Alice.*—Je sais bien ; mais je voulais lui parler fort, elle est si sourde !

## LE PATIN

Petit souvenir littéraire dédié aux chevaliers du patin.

L'origine est peu connue de ce vers :

Glissez, mortels, n'appuyez pas.

Il nous faut, pour la retrouver, remonter jusqu'à la première moitié du dix-huitième siècle, époque où vivaient le graveur Larrossin et le poète Roy. Au dessous d'une estampe du premier, représentant des patineurs, le second avait écrit ce quatrain :

Sur un mince cristal, l'hiver conduit vos pas.

Le précipice est sous la glace,

Telle est de vos plaisirs la légère surface.

Glissez, mortels, n'appuyez pas.

Ce dernier vers a plus fait pour la gloire du poète que ses opéras, ses ballets et... ses tragédies.

## SANS DÉFENSE

*Bouleau.*—Si tu crois que je n'ai pas eu une petite séance hier soir avec ma meilleure moitié ! Elle a trouvé une lettre de femme dans mes poches.

*Rouleau.*—Tu ne me dis pas cela ! Toi !

*Bouleau.*—Entendons nous. C'est une lettre que ma femme m'avait donnée il y a trois semaines pour mettre à la poste ; je l'avais oubliée.

## SEULEMENT DANS LES CHOSES IMPORTANTES

*Alice.*—Consultes-tu ta mère dans tes affaires d'amour ?

*Blanche.*—Oh ! non ! Seulement pour mes engagements.

## L'HÉROISME MÊME

*Mlle Blanche.*—De nos jours, les hommes n'accomplissent plus de grandes actions pour prouver leur dévouement aux femmes.

*Le vieux garçon.*—Vous n'êtes pas sérieuse ! Est-ce qu'on ne les épouse pas ?

## LA DERNIÈRE FOIS

*La mère.*—Combien de fois dois-je te dire de ne pas toucher à ces pots de confiture ?

*L'espoir de la patrie (pleurant).*—C'est la dernière fois, maman ; ils sont tous vides maintenant.

## AMBITION IMMODÉRÉE



*Agnes.*—Qu'as-tu, Julie ? On jurerait que tu médites un meurtre !

*Julie.*—Je n'en aurais pas pour ma creuse dent d'un meurtre. Il m'en faut au moins trois ou quatre et six suicides.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

*(A travers les journaux Parisiens.)*

En correctionnelle.

—Accusé, votre profession ?

—Boucher.

—Pourquoi battez-vous votre femme ?

—Comme la viande, mon président... Pour lattendrir !

Le fils de notre confrère B... est âgé de sept ans et demi et professe déjà un sentiment très vif de dignité personnelle.

Hier, après une petite scène de colère et de trépigements, son papa, à bout d'arguments, se décide à lui donner sur la joue une légère taloche.

Bébé se redresse sous l'outrage et rouge d'indignation :

—Mais... j'ai un derrière !

Les gaietés de l'enseigne :

Sur la devanture d'un petit débitant de tabac de la banlieue, on peut lire cette annonce dont nous respectons religieusement l'orthographe :

*Tabacu fut mère de la Régi.*

Un Youddi prête à 9

Quelqu'un lui dit :

—Vous savez pourtant que le bon Dieu défend l'usure ?

—Oui ; mais lorsque j'écris 9, lui, qui regarde du ciel, il lit 6.

Entendu dans un salon à propos des condamnations de la Cour d'appel :

—Ah ! Christophe Colomb, en voilà encore un qui aurait bien mieux fait de rester tranquille !

—Pourquoi ?

—Mais, s'il n'avait pas découvert l'Amérique, on n'aurait jamais eu l'idée de percer l'isthme de Panama.

Un procès-verbal de duel qui a son côté comique :

“Les deux adversaires, après avoir ôté leur gilet, se placèrent sur le terrain à égale distance l'un de l'autre.”

M. Hue, en voyage, prévient sa femme qu'il ne peut rentrer, par un télégramme ainsi conçu :

O P Q R S T

—Je n'y comprends rien, s'écrie Mue Hue.

—Mais, maman, dit la petite Thérèse, moi je lis bien :

“Au Pec, Hue est resté.”

Un reporter arrive à son journal :

—J'ai une nouvelle pour vous.

—Est-elle fraîche, au moins, dit le directeur.

—Si elle est fraîche !... Je me suis enrhumé rien qu'en la transcrivant sur mon carnet.

—Avez-vous jamais vu un tambour-major manger une sardine ?

—Non.

—Tant pis ; c'est instructif.

—Comment ? Qu'est-ce que ça prouve ?

—Ça prouve qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

On vient de donner une bonne négresse à M. Bob.

M. Bob la regarde tranquillement et lui dit :

—Dis donc, quand on te pince, est-ce que ça te fait des blancs ?

Album d'un financier : A sa première culotte, l'enfant n'a rien de plus pressé que de chercher ses poches. Devenu homme, il ne pense qu'à celles des autres.

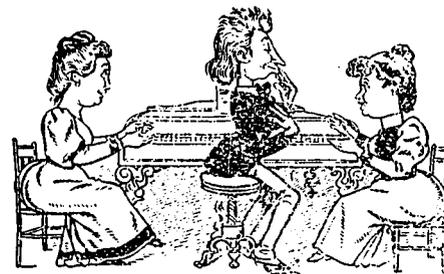
## TROP TOURNER NUIT



I

*L'artiste.* — Pour vous faire plaisir, mesdemoiselles, mais...

II

*Elles.* — Divin ! Céléste !

III

*L'artiste.* — Trop aimables !

IV

—Vous me comblez.



V

*Elles.* — Divin ! Céléste !

VI

*L'artiste.* — Eh ! mon Dieu, non ! Une simple improvisation à...

VII

... vol d'oiseau !!!

On a volé à Guibollard la porte en bois qui sépare son jardin de la route.

Il interroge son domestique :

— Voyons, tu es allé le dernier au jardin. A quelle heure l'as-tu quitté ?

— A 6 heures.

— Eh bien ! est-ce que la porte y était encore quand tu l'as fermée ? ...

Au réfectoire d'une maison centrale. Après l'enquête du Panama.

Premier détenu. — Pouah ! Quelle horreur que cette soupe ! J'avais du nez le jour où je déposai ma proposition de loi tendant à l'amélioration de l'ordinaire des prisons.

Deuxième détenu, tristement. — Et dire que j'ai voté contre !... Ah ! si c'était à refaire !

Sous le préau de Mazas :

Le gardien, offrant une cigarette. — Si M. le ministre veut fumer une petite cigarette... le chef n'est pas là...

Le prisonnier, acceptant. — Merci, mon ami... vous êtes un brave homme... un ami fidèle... vous !

Le gardien. — C'est bien le moins. Monsieur le ministre a eu la bonté de me caser ici... ainsi que ma femme...

Le prisonnier. — Oui, je me rappelle... et je ne m'en repens pas...

Un mioche, à Pécole, venait de renverser son encrier sur ses mains. Pour ce fait, son maître condamne le malheureux à recevoir six coups de règle.

— Quelle vilaine patte malpropre ! Si vous me montrez, Monsieur, une main aussi sale que celle-ci dans toute la classe, je vous fais grâce.

— La voici, dit aussitôt l'écolier, en présentant son autre main.

Champoireau rentre très tard du bal masqué. Sa femme lui fait des observations.

— Je vais te dire, répond Champoireau. J'étais si méconnaissable avec mon déguisement que je ne me suis pas reconnu à la sortie, et il a fallu que je me cherche dans la foule toute la nuit.

Un père a laissé son fils avec son nouveau précepteur pour que celui-ci l'interroge et voie où il en est.

— Eh bien ! demande deux années après le papa, êtes-vous content de l'enfant ?

— Enchanté, Monsieur !... Il est dans les meilleures conditions pour tout apprendre !

Les charmes de la conversation dans le salon d'un paquebot, en plein Atlantique :

Un monsieur. — Il doit pleuvoir à verse en ce moment.

Sa femme se dirige vers un hublot, essuie la buée, contemple l'horizon et revient en disant :

— Tu te trompes, mon ami, il ne pleut pas du tout.

— A quoi vois-tu cela ?

— On n'aperçoit pas un seul parapluie dehors.

En Cour d'assises :

— Témoin, comment la querelle s'est-elle engagée ?

— Voici, mon président : l'accusé criait : “ Tas d'imbéciles, tas de propres-à-rien...”

Le président, interrompant avec douceur :

— Ne vous adressez pas à MM. les jurés !

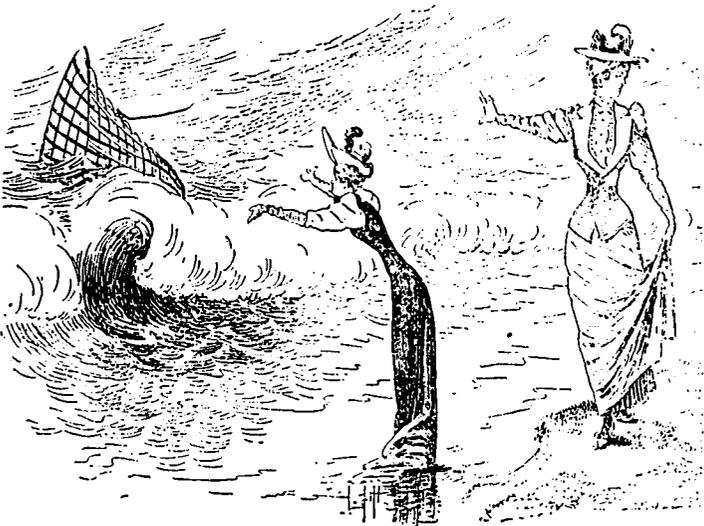
Une simple charade :

— Mon premier est bavard, mon deuxième est oiseau, mon troisième est chocolat, et mon tout se boit.

— ???

— C'est tout bonnement *Bavaroise au chocolat.*

## LA CRINOLINE A L'HORIZON



Mincement accueillie : fortement repoussée.

## ISOLINE-ISOLIN

## I

Il arriva une fois que deux fées se rencontrèrent sur la lisière d'une forêt auprès d'une grande ville ; l'une d'elles, qui se nommait Urgande, était de fort maussade humeur parce qu'on avait négligé de la convier aux fêtes données pour le baptême de la fille du roi ; mais l'autre, — elle se nommait Urgèle, — éprouvait toute la satisfaction possible parce qu'on l'avait priée à ces belles réjouissances ; et, chez les fées, c'est comme chez les hommes ; on est bon quand on est content, méchant quand on est triste.

— Eh ! bonjour, ma sœur, dit Urgèle.

— Bonjour, ma sœur, grogna Urgande. Je suppose que vous avez eu beaucoup de plaisir chez le roi de Mataquin.

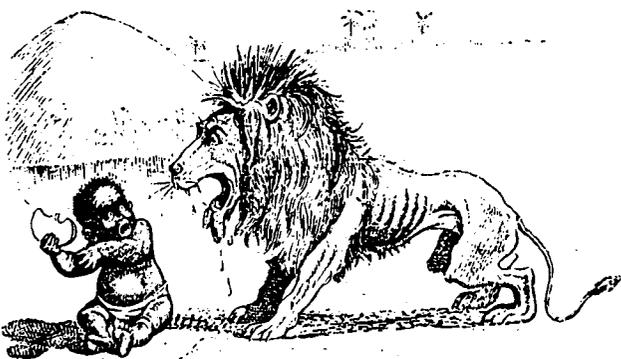
— Plus de plaisir qu'on ne saurait dire ! Les salles étaient si bien illuminées que l'on se serait cru dans notre palais souterrain où les murs sont de pierreries et les plafonds de cristal ensoleillé ; on a servi les mets les plus délicats dans des assiettes d'or, sur des nappes de dentelle ; on a versé dans des coupes en forme de lis des vins si parfumés et si doux que je pensais boire du miel dans des fleurs ; et, après le repas, de jeunes garçons et de belles demoiselles, si légers et si bien vêtus de soies de toutes les couleurs qu'on les prenait pour des oiseaux du paradis, ont dansé des danses qui étaient les plus jolies du monde.

— Oui, oui, j'ai entendu d'ici les violons. Et sans doute, pour reconnaître une aussi agréable hospitalité, vous avez fait à la petite princesse, votre filleule, des dons fort précieux ?

— Cela va de soi, ma sœur ! La princesse sera belle comme le jour ; quand elle parlera, ce sera comme un chant de fauvette ; quand elle rira, ce sera comme une rose épanouie ; enfin, il n'est pas de perfections dont je ne lui aie fait présent ; et, lorsqu'elle viendra en âge d'être mariée, elle épousera un prince si beau et si amoureux que jamais on n'en aura vu d'aussi charmant ni d'aussi épris.

— A merveille ! dit Urgande en grinçant des dents. Je veux, moi aussi, me montrer généreuse envers votre filleule.

## PAS BESOIN DE S'ALARMER



Le lion offensé. — Tu es trop égoïste, mon enfant. Crois-tu que je vais t'ôter le pain de la bouche ?

— Oh ! ma sœur, ne lui faites pas quelque don fatal ! Ne prononcez pas quelque terrible parole, que vous ne pourriez point rétracter ! Si vous aviez vu la petite princesse dans son berceau, si mignonne et si frêle, semblable à un oiselet sans plume, si elle vous avait souri avec ses yeux couleur de bleuet et sa bouche couleur d'églantine, vous seriez tout attendrie et n'auriez pas le cœur de lui vouloir du mal.

— Oui, mais je ne l'ai point vue ! Elle sera donc belle comme le jour, puisqu'aucune fée ne saurait empêcher ce qu'une autre fée a résolu ; elle aura la voix douce comme celle des fauvettes et la lèvre épanouie comme les roses, elle épousera le plus beau et le plus amoureux des princes ; seule-

ment...

— Seulement ? répéta Urgèle pleine d'inquiétude.

— Seulement, dès qu'elle sera mariée, le soir même de ses noces, elle cessera d'être fille pour devenir garçon !

Vous pensez si la bonne marraine se montra épouvantée de cette prophétie. Elle pria, elle supplia, mais Urgèle ne voulut rien entendre et s'enfonça dans la terre avec un ricanement qui fit peur à tous les oiseaux de la forêt. Urgèle continua son chemin, la tête basse, en se demandant comment elle garantirait sa filleule d'un aussi fâcheux accident.

## II

A seize ans, la princesse Isoline était si belle que, par toute la terre, il n'était bruit que de sa beauté ; ceux qui la voyaient ne pouvaient se défendre de l'adorer, et ceux qui ne la voyaient point ne laissaient point d'en être épris à cause de ce que publiait la renommée. De sorte que, de tous les pays, des ambassadeurs venaient à la cour de Mataquin demander la main de la princesse pour les plus riches et les plus puissants monarques. Hélas ! le roi et la reine, avertis de l'avenir promis à leur enfant, ne savaient que répondre ; il eût été imprudent de marier une demoiselle qui, la nuit de ses noces, devait être si étrangement métamorphosée. Ils congédiaient les ambassadeurs avec beaucoup d'égards, sans consentement ni refus, et se désolaient autant qu'il est possible. Quant à Isoline, à qui l'on avait laissé ignorer son cruel destin, elle se souciait fort peu d'être épousée ou non ; son innocence ne s'inquiétait pas de cela ; pourvu qu'on la laissât jouer avec sa poupée et avec son petit chien dans les allées du jardin royal, où les oiseaux lui disaient : " Votre voix est plus douce que la nôtre ", où les roses lui disaient : " Nous sommes moins roses que vos lèvres ", elle se montrait satisfaite, ne demandait pas autre chose ; elle était comme une petite fleur qui ne sait pas qu'elle doit être cueillie.

Mais un jour qu'elle était occupée à nouer une tige de liseron au cou de son bichon qui jappait d'aise, elle entendit un grand bruit sur la route voisine ; elle leva les yeux, elle vit un cortège magnifique en marche vers le palais, et, à la fin du cortège, sur un cheval blanc secouant sa crinière, il y avait un jeune seigneur qui avait si bonne façon, avec une beauté si éclatante, qu'elle en eut la vue éblouie et le cœur tout troublé. Ah ! qu'il est aimable ! pensa-t-elle ; et songeant pour la première fois à de telles choses, elle s'avoua que, s'il avait l'intention de la

demander en mariage, elle n'en éprouverait aucun déplaisir.

Le jeune seigneur, cependant, par dessus la haie fleurie, avait aperçu Isoline ; il s'arrêta, charmé aussi.

— Veuillez les bonnes fées, s'écria-t-il, que vous soyez la fille du roi Mataquin ! car je viens pour l'épouser, et il n'y a rien sur la terre d'aussi charmant que vous.

— Je suis la princesse Isoline, dit-elle.

Ils ne parlèrent plus, se regardant toujours ; à partir de ce moment, ils s'aimèrent d'une tendresse si ardente qu'il n'y a pas de mots pour l'exprimer.

## III

On juge de l'embarras où se trouvèrent le roi et la reine ! Ce n'était pas à des ambassadeurs, cette fois, qu'il fallait répondre, mais à leur fille elle-même, suppliant, pleurant, jurant qu'elle ferait une maladrie si on ne la mariait pas avec son amoureux et qu'elle en mourrait à coup sûr. D'autre part, le prince Diamant n'était pas de ceux qu'il est facile d'évincer ; il était le fils de l'empereur de Golconde, il pouvait mettre en campagne contre ses ennemis quatre ou cinq armées dont une seule eût suffi à ravager plusieurs royaumes ; il y avait donc tout à craindre

## GENRE DIFFICILE



Justin. — Ne croyez-vous pas que le mensonge est le plus odieux des vices ?

Albert. — Ce n'est pas certainement le plus joli ; mais c'est encore ce qu'on a découvert de mieux quand on ne veut pas dire la vérité.

de sa colère, et il ne manquerait pas de s'irriter grandement si la princesse lui était refusée.

L'instruire du sort affreux réservé à Isoline, ce n'était pas pour sortir de gêne ; il n'aurait pas ajouté foi à un récit aussi invraisemblable, aurait cru qu'on se voulait moquer de lui. Si bien qu'attendris par leur fille, et s'effrayant du prince, le roi et la reine en vinrent à se demander s'ils ne feraient pas aussi bien de laisser aller les choses comme si aucun désastre n'en devait résulter ; il se pouvait d'ailleurs que la fée Urgande, après tant d'années, eût renoncé à sa vengeance. Enfin, non sans beaucoup d'hésitations, d'excuses, de retards, ils consentirent à l'hymen des deux amants ; et jamais on n'avait vu, même dans une noce royale, de mariée plus belle, ni de plus heureux mari.

A vrai dire, le roi et la reine étaient loin de se sentir tranquilles ; après la fête, quand ils se furent retirés dans leur appartement, il leur fut impossible de dormir. A tout instant, ils craignaient d'entendre des cris, des enfoncements de portes, de voir apparaître le prince fou de désespoir et d'épouvante ; mais rien ne troubla le calme

nocturne ; ils se rasurèrent peu à peu ; sans doute, ils avaient eu raison de penser que la mauvaise fée avait rétracté sa prophétie. Le lendemain des noces, ils entrèrent sans trop d'inquiétude dans la salle du trône, où les nouveaux époux ne tarderaient pas, selon la coutume, à venir s'agenouiller sous la bénédiction royale et paternelle.

La porte s'ouvrit.

— Ma fille ! s'écria le roi avec horreur.

— Isoline ! gémit la mère.

— Non plus votre fille, mais votre fils, mon père ! non plus Isoline, mais Isolin, ma mère !

Et en parlant ainsi, le nouveau prince charmant, fier, l'épée au côté, retroussait sa moustache avec un air de défi.

— Tout est perdu ! disait le roi.

— Hélas ! disait la reine.

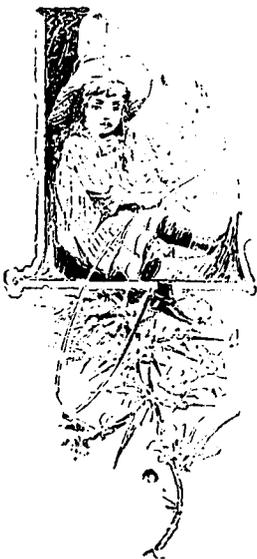
Mais Isolin, se tournant vers la porte, et la voix adoucie :

— Allons, venez, dit-il, ma chère Diamantine ! Pourquoi tremblez-vous ainsi ? Je vous en voudrais de votre rougeur, si elle ne vous faisait plus belle.

Car, en même temps que la princesse était devenue garçon, le prince était devenu fille ; c'est ainsi que, grâce à la bonne fée Urgèle, fut déçue la vengeance de la méchante fée !

CATULLE MENDÈS

### UNE VENGEANCE



ORSQUE la guerre fut déclarée, le fils Sauvage, qui avait alors trente-trois ans, s'engagea, laissant sa mère seule au logis. On ne la plaignait pas trop, la vieille, parce qu'elle avait de l'argent, on le savait.

Un jour, les Prussiens arrivèrent. On les distribua aux habitants, selon la fortune et les ressources de chacun. La vieille, qu'on savait riche, en eut quatre.

C'étaient quatre gros garçons à la chair blonde, à la barbe

blonde, aux yeux bleus, demeurés gras malgré les fatigues qu'ils avaient endurées déjà, et bons enfants, bien qu'en pays conquis. Seuls chez cette femme âgée, ils se montrèrent pleins de prévenances pour elle, lui épargnant, autant qu'ils le pouvaient, des fatigues et des dépenses. On les voyait tous les quatre faire leur toilette autour du puits, le matin, en manches de chemise, mouillant à grande eau, dans le jour cru des neiges, leur clair blanche et rose d'hommes du Nord, tandis que la mère Sauvage allait et venait, préparant la soupe. Puis on les voyait nettoyer la cuisine, frotter les carreaux, casser du bois, épéluher les pommes de terre, laver le linge, accomplir toutes les besognes de la maison, comme quatre bons fils autour de leur mère.

Mais elle pensait sans cesse au sien, la vieille, à son grand maigre au nez crochu, aux yeux bruns, à la forte moustache qui faisait sur sa lèvre un bourrelet de poils noirs. Elle demandait

chaque jour, à chacun des soldats installés à son foyer :

— Savez-vous où est parti le régiment français, 23<sup>e</sup> de marche ? Mon garçon est dedans

Ils répondaient :

— Non, bas su, bas savoir du tout.

Et, comprenant sa peine et ses inquiétudes, eux qui avaient des mères là-bas, ils lui rendaient mille petits soins.

Or, un matin, comme la vieille femme était seule au logis, elle aperçut, au loin, dans la plaine, un homme qui venait versademeure. Bientôt elle le reconnut, c'était le piéton chargé de distribuer les lettres. Il lui remit un papier plié, et elle tira de son étui les lunettes dont elle se servait pour coudre ; puis elle lut :

“ Madame Sauvage,

“ La présente est pour vous porter une triste nouvelle. Votre garçon, Victor, a été tué hier par un boulet qui l'a censément coupé en deux parts. J'étais tout près, vu

que nous nous trouvions côte à côte dans la compagnie, et qu'il me parlait de vous pour vous prévenir au jour même s'il lui arrivait malheur.

“ J'ai pris, dans sa poche, sa montre pour vous la rapporter quand la guerre sera finie.

“ CÉZAIRE RIVOT,

“ Soldat de 2<sup>e</sup> classe au 23<sup>e</sup> de marche.”

La lettre était datée de trois semaines.

Elle ne pleurait point. Elle demeurait immobile, tellement saisie, hébétée, qu'elle ne souffrait même pas encore. Elle pensait : “ V'là Victor qu'est tué.” Puis, peu à peu, les larmes montèrent à ses yeux, et la douleur envahit son cœur. Les idées lui venaient une à une, affreuses, torturantes. Elle ne l'embrasserait plus, son enfant, son grand, plus jamais ! Les gendarmes avaient tué le père, les Prussiens avaient tué le fils. Il avait été coupé en deux par un boulet. Et il lui semblait qu'elle voyait la chose, la chose horrible : la tête tombant, les yeux ouverts, tandis qu'il mâchait le coin de sa grosse moustache, comme il faisait aux heures de colère.

Mais elle entendit un bruit de voix. C'étaient les Prussiens qui revenaient du village. Elle cacha bien vite la lettre dans sa poche et elle les reçut tranquillement, avec sa figure ordinaire, ayant eu le temps de bien essuyer ses yeux.



Christophe Colomb.—Hein ! On traverse en 5 jours ! Si j'avais eu des steamers comme cela, je ne suis pas où je me serais arrêté !

Ils riaient tous les quatre, enchantés, car ils rapportaient un beau lapin, volé sans doute, et ils faisaient signe à la vieille qu'on allait manger quelque chose de bon.

Une fois la bête morte, elle fit sortir le corps rouge de la peau ; mais la vue du sang qu'elle maniait, qui lui couvrait les mains, du sang tiède qu'elle sentait se refroidir et se coaguler, la faisait trembler de la tête aux pieds ; et elle voyait toujours son grand coupé en deux, et tout rouge aussi, comme cet animal encore palpitant.

Elle se mit à table avec ses Prussiens, mais elle ne put manger, pas même une bouchée. Ils dévorèrent le lapin sans s'occuper d'elle. Elle les regardait de côté, sans parler, mûrissait une idée, et le visage tellement impassible qu'ils ne s'aperçurent de rien.

Tout à coup elle demanda :

— Je ne sais seulement point vos noms, et v'là un mois que nous sommes ensemble.

Ils comprirent, non sans peine, ce qu'elle voulait et dirent leurs noms. Cela ne lui suffisait pas ; elle se les fit écrire sur un papier, avec l'adresse de leurs familles, et reposant ses lunettes sur son grand nez, elle considéra cette écriture inconnue, puis elle plia la feuille et la mit dans sa poche, par-dessus la lettre qui lui disait la mort de son fils.

Quand le repas fut fini, elle dit aux hommes :

— J'vas travailler pour vous.

Et elle se mit à monter du foin dans le grenier où ils couchaient.

Ils s'étonnèrent de cette besogne ; elle leur expliqua qu'ils auraient moins froid, et ils l'aiderent. Ils entassaient les bottes jusqu'au toit de paille ; et ils se firent ainsi une sorte de grande chambre avec quatre murs de fourrage, chaude et parfumée, où ils dormiraient à merveille.

Au dîner, un d'eux s'inquiéta de voir que la mère Sauvage ne mangeait point encore. Elle affirma qu'elle avait des crampes. Puis, elle alluma un bon feu pour se chauffer, et les quatre Allemands montèrent dans leur logis par l'échelle qui leur servait tous les soirs.

Dès que la trappe fut refermée, la vieille enleva

### ÉTUDES DE PHYSIONOMIE



I  
Avec-cous-jamais...



II  
observer un duc...



III  
roulant...



IV  
une cigarette?

NOS CHÉRIS



La maman. — Ne croyez-vous pas qu'il a les yeux de son père?  
Le visiteur. — Je ne saurais trop dire ; mais il a bien ma barbe.

l'échelle, puis rouvrit sans bruit la porte du dehors, et elle retourna chercher des bottes de paille dont elle emplit sa cuisine. Elle allait, nu-pieds, dans la neige, si doucement qu'on n'entendait rien. De temps en temps, elle écoutait les ronflements sonores et inégaux des quatre soldats endormis.

Quand elle jugea suffisants ses préparatifs, elle jeta dans le foyer une des bottes, et, lorsqu'elle fut enflammée, elle l'éparpilla sur les autres, puis elle ressortit et regarda.

Une clarté violente illumina en quelques secondes tout l'intérieur de la chaumière, puis ce fut un brasier effroyable, un gigantesque four ardent, dont la lueur jaillissait par l'étroite fenêtre et jetait sur la neige un éclatant rayon.

Puis un grand cri partit du sommet de la maison, puis ce fut une clameur de hurlements humains, d'appels déchirants d'angoisse et d'épouvante. Puis, la trappe s'étant écroulée à l'intérieur, un tourbillon de feu s'élança dans le grenier, perça le toit de paille, monta dans le ciel comme une immense flamme de torche ; et toute la chaumière flamba.

La vieille Sauvage restait debout devant son logis détruit, armée de son fusil, celui du fils, de crainte qu'un des hommes n'échappât.

Quand elle vit que c'était fini, elle jeta son arme dans le brasier. Une détonation retentit.

Des gens arrivaient, des paysans, des Prussiens.

On trouva la femme assise sur un tronc d'arbre, tranquille et satisfaite.

Un officier allemand, qui parlait le français comme un fils de France, lui demanda :

— Où sont vos soldats ?

Elle tendit son bras maigre vers l'amas rouge de l'incendie qui s'éteignait, et elle répondit d'une voix forte :

— Là-dedans !

On se pressait autour d'elle. Le Prussien demanda :

— Comment le feu a-t-il pris ?

Elle prononça :

— C'est moi qui l'ai mis.

On ne la croyait pas ; on pensait que le désastre l'avait soudain rendue folle. Alors, comme tout le monde l'entourait et l'écoutait, elle dit la chose d'un bout à l'autre, depuis l'arrivée de la lettre jusqu'au dernier cri des hommes flambés avec sa maison. Elle n'oublia pas un détail de ce qu'elle avait ressenti ni de ce qu'elle avait fait.

Quand elle eut fini, elle tira de sa poche deux papiers, et pour les distinguer aux dernières lueurs du feu, elle ajusta encore ses lunettes, puis elle prononça, montrant l'un :

— Ça, c'est la mort de Victor

Montrant l'autre, elle ajouta, en désignant les ruines rouges d'un coup de tête :

— Ça, c'est leurs noms pour qu'on écrive chez eux.

Elle tendit tranquillement la feuille blanche à l'officier, qui la tenait par les épaules, et elle reprit :

— Vous écrirez comment c'est arrivé, et vous direz à leurs parents que c'est moi qui ai fait ça, Victoire Simon, la Sauvage ! N'oubliez pas !

L'officier criait des ordres en allemand. On la jeta contre les murs encore chauds de son logis. Puis douze hommes se rangèrent vivement en face d'elle, à vingt mètres. Elle ne bougeait point. Elle avait compris ; elle attendait.

Un ordre retentit, une longue détonation suivit aussitôt. Un coup attardé partit tout seul, après les autres.

La vieille ne tomba point. Elle s'affaissa comme si on lui eût fauché les jambes.

L'officier prussien s'approcha. Elle était presque coupée en deux, et, dans sa main crispée, elle tenait sa lettre baignée de sang.

GUY DE MAUPASSANT.

AVOIR LES QUATRE PIEDS BLANCS

Avoir les *pieds blancs*, c'est-à-dire des balzanes ou taches blanches aux pieds, passe encore et a toujours passé pour un bon signe chez le cheval. Avoir des balzanes aux quatre pieds est une exception assez rare ; d'où était venu l'usage assez sigulier en France de n'exiger aucun péage pour les chevaux présentant cette particularité.

Dès lors on disait : *il a les pieds blancs*, de tout homme qui avait ses entrées partout et faisant un peu à sa guise.

Cotgrave, dans son précieux dictionnaire franco-anglais (1611), s'exprime ainsi :

"Pieds blancs. Il a les pieds blancs. *He passes everywhere freely, or without paying ought (from a custom they have in France, to take no toll for such horses as have four white feet.)*" Et plus loin : "C'est le cheval aux quatre pieds blancs. *May from the same reason beare the same signification.*"

EDMOND BONNAFFÉ.

— Cette vieille expression : Avoir les quatre pieds blancs, se retrouve encore dans le Nord de la France.

— Le grand poète provençal F. Mistral, parlant (*Almanach provençal de 1881*) des mœurs du roulage, telles qu'elles existaient avant les chemins de fer, donne une explication de l'explication ci-dessus. La voici, simplement traduite du dialecte rhodanien.

Pour la règle de la voie, il y avait cependant un vieil usage qui était respecté de tous : le charretier dont la bête de tête avait les quatre pieds blancs, qu'il descendit ou qu'il montât, avait le droit, paraît-il, de ne pas quitter la voie qu'il tenait. De là le proverbe : Quiconque a les pieds blancs peut, dit-on, passer partout.

FÉLIBRE.

THÉÂTRE ROYAL

"OLE OLSON"

Au Théâtre Royal, c'est une très jolie et très amusante représentation. Ben Hendricks (Ole Olson) est typique. Pour un suédois tout à coup transplanté en plein territoire yankee, Ole Olson est le modèle du genre.

Mais une étoile qui se lève brillante est bien Mlle Lottie Williams. Jamais plus alerte jeune première n'a passé par le Théâtre Royal. Danseuse parfaitement disciplinée, c'est de la voltige cadencée qu'elle exécute. Elle chante très bien. Sa voix est juste, exempte d'efforts. Et elle parle comme elle danse et chante. Cette jeune actrice fera son chemin.

La pièce à l'affiche est un mélo lame avec forte et excentrique mise en scène. La troupe est bien choisie et joue fidèlement.

Le quatuor "suédois," composé de Mlle Marie Sohlberg, Stephanie Heden, Emma Barkstedt et Amy Chilstrom a été toute une nouveauté. Ces blondes cantatrices du pays qui nous a donné Christine Nilsson, ont une douceur de ton et une suavité d'expression qui plaisent et charment un auditoire.

La troupe de Ole Olson sera toute la semaine au Royal.

La semaine prochaine : The Dago.



PAS TROP N'EN FAUT

Lui. — Ne trouves-tu pas que ces oignons ont un drô'e de goût ?

Elle. — Je ne crois pas ; j'ai pris tant de précaution à les préparer ! J'y ai même mis un peu de muse pour ôter l'odeur.

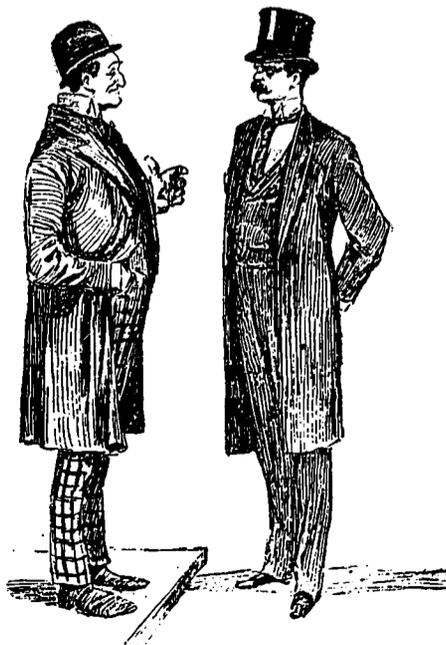
QUESTION DE MODE

Paul. — Tiens, l'élégante madame Grosel est malade.

Louis. — Vraiment ? Qu'a-t-elle donc ?

Paul. — Le docteur ne veut pas le dire. Il cherche quelle va être la maladie à la vogue dans la société avant de se prononcer.

MANIÈRE DE DIRE



I

Philias. — Je viens justement de vider une bouteille avec le Président de la Banque de Montréal.



II

La manière dont ils ont vidé la bouteille.

## MARI INGRAT



*Lui.*—Tu sais que notre cocher s'en va !  
*Elle.*—Comment cela ! Que lui as-tu fait ?  
*Lui.*—Je l'ai froissé, en lui offrant quelques uns des cigares que que tu m'as donnés au jour de l'an.

## LA MICARÈME D'UN AUVERGNAT

Lorsque, le lendemain de la Mi-Carême, en l'an de grâce 1876, Aristobule Plantureau regagna son domicile vers trois heures du matin, pour goûter un repos bien gagné, il était on ne peut plus satisfait de sa première soirée de plaisir dans la capitale, soirée qui s'était prolongée pendant la plus grande partie de la nuit, comme on vient de le voir.

Arrivé depuis six mois du fond de l'Auvergne à Paris pour aider dans son double commerce de charbonnier et de débitant, un sien oncle établi dans la rue de Clignancourt, à Montmartre, Aristobule, fort léger d'argent, mais riche de force et de santé, n'avait encore pris aucun moment de distraction ou de plaisir. Travailleur, rangé et économe, comme presque tous les fils de l'Auvergne, notre homme n'avait songé qu'à se mettre vite au courant de sa nouvelle besogne et à contenter par son travail son vieil oncle, — veuf sans enfants, — qui lui avait promis de lui faire sa position en lui laissant bientôt son fonds de charbonnier, car celui-ci songeait sérieusement à retourner au pays pour y jouir tranquillement du petit magot lentement amassé.

Lové de grand matin et aussitôt au travail, Aristobule était d'ordinaire au lit et dormait à poings fermés un quart d'heure après la fermeture de la boutique, ne songeant guère à suivre dans les lieux de plaisir les autres commis du quartier, avec qui il avait fait connaissance dans leurs visites quotidiennes au débit de son oncle.

Mais voilà que depuis quelques jours les jeunes habitués du débit avaient tant parlé des fêtes de la Mi-Carême, des splendeurs du bal de la *Boule Noire*, des joyusetés que l'un et l'autre se promettaient dans cette soirée de folie, que l'oncle Césaire avait été le premier à dire à son neveu :

— Eh bien ! mon garçon, pourquoi n'irais-tu pas au bal masqué, toi aussi ? Ce n'est point un mal de prendre un peu de bon temps quand on est jeune, à la condition, toutefois, de ne pas rechigner sur la besogne. Va, crois-moi, quand tu seras vieux il ne sera plus temps de t'amuser, et la vieillesse viendra encore trop vite.

Encouragés par les paroles de l'oncle, les jeunes gens devant qui elles avaient été dites avaient si bien insisté auprès d'Aristobule, qu'il avait promis de passer en leur compagnie cette bienheureuse soirée de la Mi-Carême. Et, cette promesse une fois faite, le neveu de l'oncle Césaire avait pris la résolution de s'en donner, ce soir-là, tant

et plus, et de s'amuser en une nuit pour tout une année. Un Auvergnat qui fait la fête, ne doit-il pas faire plus de folies qu'un Parisien ou un Gascon ? — Car il la fait moins souvent qu'eux.

\* \* \*

Eh bien ! — chose rare pour un plaisir longtemps désiré et projeté ! — Aristobule Plantureau n'avait éprouvé aucune désillusion dans cette nuit de la Mi-Carême : il s'était largement et continuellement amusé, sans un moment de fatigue, sans un instant d'ennui. Mais aussi, quel déguisement original il avait eu la bonne idée d'accepter !

Pendant que ses compagnons choisissaient chez le loueur des costumes de Pierrot, d'amiral suisse, de chicard, l'un d'eux, lui montrant une peau d'ours, reléguée dans un coin, — ancien costume de théâtre, ayant jadis servi pour la bouffonnerie de *l'Ours et le Pacha*, — lui avait dit en riant :

— Tiens, Aristobule ;

inutile de chercher plus longtemps un costume qui te convienne. Voilà ton affaire. Jamais tu ne trouveras rien qui mieux, que cette peau d'ours, pour aller dans le monde.

Saisissant la balle au bond, notre homme emporta la fourrure et la tête de l'animal, au milieu des rires de l'assistance, sans avoir le moins du monde compris l'allusion à son caractère, qui les avait provoqués et qui les entretenait pendant toute une partie de la soirée.

Le déguisement d'Aristobule fut en effet une occasion de gaieté toute trouvée, pendant la promenade qui précéda l'entrée au bal. Les lazzi pleuvaient dru et sans relâche.

— Place ! Place ! criait l'un, à un ours qui fait son entrée dans le monde.

— Martin, lui disait un autre, tâche, mon garçon, d'être convenable au bal, si tu veux qu'on t'y conduise encore l'année prochaine.

Et un troisième, faisant de temps en temps arrêter la petite troupe, profitait du rassemblement qui l'entourait aussitôt pour débiter un boniment par lequel il faisait connaître au public les diverses aventures abracadabrantes par lesquelles avait, soi-disant passé leur compagnon poilu,

## LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES



*L'amoureux.*—Ce n'est pas franc ; vous me prenez en traître.

*Le papa.*—Que ça ne vous arrête pas. Seulement, j'ai à vous dire, que si vous voulez aller vivre chez les mormons, je vous passe tout le lot aux mêmes conditions.

## VÊTEMENT DE RIGUEUR



*Tom.*—J'ai un discours à faire ce soir, au club. Vais-je mettre mon costume militaire ou ma redingote ?

*Lucie.*—Je mettrais un vêtement avec une queue.

*Tom.*—Pourquoi cela ?

*Lucie.*—Pour donner la chance à tes voisins de t'avertir quand finir.

avant d'avoir pu acquérir le bienfait inestimable de la civilisation. Ah ! il en avait dévoré des femmes et des enfants, avant d'être devenu un citoyen présentable sans muselière !...

Et cela continua tout le long des boulevards, et Aristobule Plantureau riait plus fort que les autres dans l'intervalle des grognements qu'il ne se laissait point de pousser le plus consciencieusement du monde.

Au bal, ce fut bien autre chose.

Tout d'abord, les mines effarouchées des danseuses, qui faisaient semblant d'avoir peur à son approche, réjouirent fort Aristobule, qui poussait alors de langoureux grognements pour corsier la plaisanterie. Puis, dans les quadrilles, les gaucheries naturelle du danseur débutant passant pour une recherche étudiée et voulue à bien remplir son rôle d'ors, on riait, à se tordre, à tous les impairs que commettait notre homme.

— Que voulez-vous ? s'écriait-on : Un ours ne peut point être lesté et danser aussi bien qu'un singe ou un chicard. On te pardonne, Martin. Avec le temps, de la bonne volonté et des protections on fera quelque chose de toi, et, si tu continues à venir au bal, tu ne seras point condamné à demeurer concierge toute ta vie.

Ah ! oui, Aristobule Plantureau s'était amusé ! Tous ces costumes, la chaleur de la salle, le pillotement des lumières l'avaient d'abord étonné et lui avaient quelque peu fait tourner la tête. Mais il s'était vite remis d'aplomb et s'était aussitôt mis à l'unisson de la folie générale. Ce qu'il s'était tremoussé ! Ce qu'il en avait fait des sauts ! et poussé des grognements ! et avalé des verres de vin chaud ! — Car la chaleur, la poussière, les grognements, tout cela donne terriblement soif. — Ah ! oui, il s'était bien amusé, et l'oncle Césaire avait eu une riche idée de l'engager à aller au bal avec d'aussi gais compagnons ! Grâce à eux, on avait ri comme jamais on ne riait à Saint-Flour, où, cependant, on rit beaucoup quand on s'y met.

Voilà ce que disait Aristobule Plantureau en regagnant sa chambrette, au-dessus de la boutique de l'oncle Césaire, à trois heures du matin. On voit, par là, qu'il n'avait subi nulle déconvenue pendant toute la durée de cette joyeuse soirée.

\* \* \*

Par exemple, il se sentait la tête lourde et les jambes quelque peu molles. Dame ! c'était la première fois qu'il assistait à pareille fête et, au sortir du bal, l'air frais de la nuit l'avait saisi de

LA NÉCESSITÉ EST LA MÈRE DES INVENTIONS



I — C'est pourtant un pardessus superbe.



II — Tiens, il me vient une idée !



III — Mon porteur d'eau s'en fera faire un autre.



IV — Voilà ce que c'est que d'être chic !

telle façon que notre homme était parfaitement gris quand il rentra au logis.

En arrivant dans sa chambre, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur son unique chaise et s'y endormit aussitôt lourdement, sans prendre le temps ni même avoir l'idée de se débarrasser de son costume.

Aristobule ne se réveilla qu'à sept heures avec une violente sensation d'étouffement causée par la tête de l'ours, qui le coiffait encore et ne lui laissait pas un espace suffisant pour jouir de sa libre respiration.

L'esprit doublement troublé par son ivresse mal dissipée, par le malaise inconscient qu'il éprouvait et par le sommeil qui alourdissait encore ses paupières et son cerveau, le jeune homme se leva de sa chaise, et ses premiers regards se dirigèrent vers la glace qui lui faisait face.

Horreur ! Un ours était là, devant lui, debout sur ses pattes de derrière, qui le regardait fixement et le menaçait de ses pattes de devant tendues vers lui.

A cette vue terrifiante, Aristobule Plantureau resta un instant immobile et muet d'épouvante... La mémoire ne lui revenait pas ; le sang-froid et la présence d'esprit encore moins.

Demeurant inconscient de l'endroit où il se trouvait, il ne voyait qu'une chose : — l'ours qui était là devant lui, tout prêt à l'attaquer — ne pensait qu'à une chose : se garer au plus vite de son atteinte...

Au bout de quelques secondes et sous l'empire de cette espèce d'hallucination qui l'obsédait, Aristobule se jeta instinctivement du côté de la porte de sa chambre, se précipita sur le palier et dégringola l'escalier en criant d'une voix étranglée par la terreur :

— L'ours !... Un ours !... Un ours ! ! !...

\* \* \*

A ses cris, toute la maison fut aussitôt en révolution. Chacun ouvrait précipitamment porte

TROP TARD



Lui.—M'auriez-vous épousé tout de même, si vous aviez su que j'avais quatre vingt ans ?  
Elle.—Certainement non. Je croyais que vous en aviez quatre vingt dix.

ou fenêtre pour savoir au plus tôt ce que cela voulait dire. Mais Aristobule ne s'en préoccupait guère. La porte de l'allée étant ouverte, il s'était précipité dans la rue, qu'il parcourait aussi rapidement que le lui permettait son accoutrement. Les commères, qui s'étaient mises aux fenêtres, l'aperçurent au moment où il se dirigeait du côté du boulevard Rochechouart : elles ne se firent point faute de crier à leur tour à tue-tête, sans prendre le temps de réflexion :

— L'ours !... Un ours ! ! !... Un ours dans la rue ! ! !...

Il n'en fallut pas davantage pour amener tout le quartier. En un clin d'œil toutes les fenêtres furent ouvertes et la rue noire de monde ; et les brave Montmartrois se mirent à crier à l'envi :

— L'ours !... Un ours ! ! !...

Ceux qui n'avaient rien vu et qui ne savaient pas de quoi il s'agissait criant, naturellement, plus fort que les autres.

Tant et si bien que, en entendant un pareil vacarme, des sergents de ville sortirent du poste de police, situé dans la même rue, au moment où Aristobule Plantureau arrivait à sa hauteur et où les badauds commençaient à se mettre à sa poursuite. Les agents barrèrent la route à notre homme, qui criait plus fort que jamais : Un ours !... Un ours ! ! !... et le firent incontinent rentrer au poste. Là, tout s'expliqua. Au milieu des éclats de rire du commissaire et des gardiens de la paix réunis autour de lui, Aristobule finit par reconnaître, à sa grande confusion, que l'ours qui l'avait tant effrayé n'était autre que lui-même.

Mais, pendant que cela se passait, tout le quartier, augmenté de la plupart des passants, s'était réuni et amassé devant le poste. Les conversations allaient leur train. C'était plus un ours que l'on avait aperçu, c'en étaient deux, trois, une demi-douzaine. D'autres affirmaient que l'on avait également vu des lions, des tigres, et que c'étaient sans doute les pensionnaires d'une ménagerie, qui s'en étaient échappés et qui menaçaient la sécurité des habitants de Montmartre. L'émoi était grand dans la foule, de plus en plus considérable. Les femmes avaient des attaques de nerfs, les enfants hurlaient et, pour les tranquilliser, les hommes — guère plus rassurés — affirmaient que l'on se préparait au poste à faire une battue avec des fusils chargés, et que l'on n'attendait, pour partir à la poursuite des fauves, que l'arrivée d'un détachement de pompiers demandés en toute hâte par le télégraphe.

Aussi, on peut se figurer la mine piteuse l'Aristobule Plantureau, lorsqu'il lui fallut traverser, sa tête d'ours sous le bras, — car il s'en était enfin débarrassé les épaules, — toute cette foule grouillante qu'avait amassée là sa folle et ridicule hallucination. Il lui fallut même, ô honte ! accepter l'aide d'un sergent de ville pour regagner le domicile de son oncle, sans être obligé de répondre aux innombrables questions qui lui étaient adressées de tous les côtés par les badauds qui lui firent cortège jusqu'au logis.

\* \* \*

L'oncle Césaire était sur le seuil de sa porte,

ne pouvant, à son grand regret, abandonner pour aller aux nouvelles, — fort anxieux de savoir ce qui se passait un peu plus bas et, de plus, inquiet au sujet de son neveu, qu'il avait vainement appelé à maintes reprises. Lorsqu'il le vit revenir dans son accoutrement de carnaval et accompagné d'un sergent de ville, il suffoqua d'indignation et lui cria du plus loin qu'il l'aperçut :

— Qu'as-tu donc fait, malheureux, pour te faire conduire au poste ?... Si c'est comme cela que tu t'amuses, tu feras mieux, à l'avenir, de rester à la boutique.

— Calmez-vous, papa Césaire, lui dit en riant le compagnon d'Aristobule, rendu de plus en plus penaud et muet par cette réception, votre neveu n'a commis aucun délit : c'est de son plein gré qu'il est venu au poste solliciter aide et protection contre lui-même.

Et l'agent mit l'oncle au courant de ce qui s'était passé.

— Fouchtra ! si c'est en ayant peur de toi-même et en faisant peur à tout le cartier que tu comptes achalander la boutique, tu pourras attendre longtemps avant que je te la cède, s'écria le bonhomme Césaire furieux.

Depuis ce jour-là, Aristobule ne fut plus connu de tout Montmartre que sous le sobriquet de l'Ours.

Cela ne lui a point, d'ailleurs, été trop nuisible, malgré le fâcheux pronostic de l'oncle Césaire. Le bonhomme, en effet, ne lui garda point rancune : il lui laissa sa boutique deux ans après cette aventure, et Aristobule Plantureau songe déjà, parfois, à se retirer des affaires à son tour, — mais il n'est jamais plus retourné au bal masqué.

FR. DESPLANTES.

PRESCRIPTION MÉDICALE



Le médecin.—A votre dîner vous prendrez quarante minutes.  
Le malade.—Docteur, est-ce que ça serait dangereux d'y ajouter un peu de viande.

## MANQUE DE COMMENCEMENT



Lolotte. — Que je voudrais donc avoir une robe comme cette fée-là !  
Tante Honoré. — Petite malheureuse ! Tu n'as pas honte ?  
Lolotte. — Mais quand tu étais petite fille, est-ce que tu n'en aurais pas voulu une, toi aussi ?... Ah ! C'est vrai, tu n'as jamais été petite fille, toi.

## LES GAÏETÉS DU WAGON

## PINCÉ

— Oh ! le pauvre homme... comment fera-t-il pour monter dans le wagon ?

Les voyageurs regardent, avec intérêt, un individu d'âge mûr, porteur d'une barbe grise, lequel s'avance péniblement à l'aide de deux béquilles.

On s'empresse ; on l'aide avec précaution ; ce n'est pas chose facile, vraiment ! Le malheureux se plaint discrètement ; il doit souffrir tout de même.

Enfin le voilà installé.

— Merci ! merci, mes braves gens ! dit-il avec effusion ; on est un peu consolé dans son malheur de trouver aide et compassion ; Dieu vous le rendra.

On s'informe : c'est un accident ?

— Je suis charpentier, reprend-il ; j'ai fait une chute d'une hauteur de sept mètres ; chose assez rare, je suis tombé debout ; il m'a semblé que les cuisses me remontaient le long des hanches. Il a fallu me relever ; ah ! ça a duré des mois et des mois ; le médecin disait : il n'y a pas de fracture ; mais, malgré cela, je ne puis pas me traîner sans mes deux béquilles, comme vous le voyez. Quand je suis assis, la douleur est beaucoup moins forte ; mais, si je veux m'appuyer sur mes jambes, je sens qu'il y a là quelque chose de démonté. On ne voit rien, mais je commence à perdre tout espoir de guérison. Mes pauvres jambes ! elles ne me serviront plus ! plus jamais ! Ce n'est pas le courage qui me manque ; il faut bien que j'en aie, car je ne suis pas riche ; pourtant, il m'est impossible de faire quoi que ce soit jusqu'à présent. Je ne suis tout de même pas si vieux, n'est-ce pas ?

— Mais, comment vous mettez-vous en route dans une position si triste ? lui demande-t-on.

— Ah ! mes bonnes gens, il faut bien vivre, même quand on appellerait volontiers la mort. On ne veut pas me garder à l'hôpital, et, d'ailleurs, mes enfants s'opposent à ce que j'y reste. Je suis veuf ; je vais chez eux ; ils habitent Agimont, un petit village de la Belgique, près de Givet.

— Mais comment vous y rendez-vous ?

— Oh ! ma fille sera à la gare ; son mari aussi, peut-être. Elle serait bien venue me chercher à Paris, mais il y a quatre petits enfants ; vous comprenez, quand le père travaille dehors, on ne

peut pas laisser ces mioches-là seuls à la maison : un accident est si vite arrivé. Pour une heure ou deux, une voisine peut s'en charger. Pauvres gamins ! dans quel misérable état ils vont revoir leur grand-père ! tout ce que je crains, c'est qu'ils ne veuillent, les plus grands du moins, aller encore à dada sur mes genoux ; je ne pourrais pas, mes braves gens ! non, je ne pourrais pas. Les enfants, ça ne comprend pas la souffrance parce qu'ils ne la connaissent pas.

— Vos enfants sont donc un peu à l'aise ?

— Hélas ! non, ma bonne demoiselle ; et c'est ce qui fait mon plus grand chagrin ; je serai pour eux un surcroît de dépense, je le sais ; je mangerai pourtant le moins que je pourrai ; j'ai déjà pensé que je dirais à ma fille que le tabac ne fait mal et que le médecin me l'a défendu ; je ne fumerai plus : ce sera toujours une petite économie. Je suis bien sûr qu'ils ont dû se gêner pour m'envoyer l'argent du voyage. Moi, je ne voulais pas, on ne m'aurait pas mis sur le pavé ; mais, vous savez, ma fille est un peu fiérotte ; savoir son vieux papa à l'hôpital, ça lui faisait saigner le cœur, disait-elle ; et moi j'ajoute : un peu aussi son amour-propre. Enfin, on ne peut pas enlever ça aux pauvres gens, n'est-ce pas ? c'est comme un petit objet de luxe qu'on regarde avec plaisir, et dont on ne veut pas se séparer ; il est pourtant superflu, je le sais bien, pour des pauvres comme nous.

Vraiment, ce brave homme intéressait tout le wagon. La jeune fille qui lui avait adressé la parole devint tout à coup très rouge ; elle parut embarrassée ; puis, se décidant, elle dit à l'impotent :

— Voulez-vous me permettre de me joindre à vos enfants pour payer votre voyage ? Vous me feriez un si pur et si grand plaisir.

— Je... je ne vous comprends pas, ma belle demoiselle...

— Tenez, je vais, si vous y consentez, faire une petite collecte en votre faveur ; le voulez-vous ?

Le vieillard, pour toute réponse, prit en tremblant la main de la jeune fille et la porta à ses lèvres. L'émotion l'empêchait de parler, mais deux larmes éloquentes roulèrent sur sa barbe grise.

La jeune fille fit un cornet de son journal ; elle y mit discrètement une pièce de monnaie et présenta son aumônière improvisée à ses voisins. Un bon exemple est, par bonheur, souvent plus contagieux qu'un mauvais. Le cornet fit le tour du wagon et revint assez bien garni. La délicate quêteuse, belle du plaisir que donne une bonne action, remit le tout à l'homme aux béquilles, en lui disant :

— Les mouvements du cœur ne peuvent jamais offenser ; celui qui leur obéit est aussi heureux que celui qui en est l'objet. C'est peu de chose, mais vous pourrez peut-être fumer une petite pipe de temps en temps.

Le vieillard, plus ému encore, se tourna, avec peine toutefois, et, mettant la main sur sa poitrine, il murmura :

— Merci ! Oh ! merci, mes braves gens ! mes dignes gens ! Soyez tous bénis dans ceux qui vous sont chers comme dans vous-mêmes !

Le train ralentit sa marche.

— Est-ce Givet ? demanda le blessé, avec un visible intérêt.

— Oui, mon pauvre ami ; vous serez bientôt arrivé ; encore un peu de patience.

— Ça me fera de la peine de vous quitter, mes braves cœurs ; je suis triste aussi de quitter la France ; on aime toujours son pays, n'est-ce pas ? Merci encore bien des fois de vos bontés pour moi.

Il était réellement ému.

Le train s'arrêta ; la portière s'ouvrit ; on aperçut deux gendarmes sur la voie, tandis qu'un commissaire de police, ceint de son écharpe, montait sur le marchepied :

— Crochard dit le Comédien, au nom de la loi, je vous arrête ! fit le magistrat.

Chacun demeura stupéfait ; l'homme aux béquilles plus que les autres : il regarda à droite, à gauche, avec le plus vif étonnement. Personne ne bougea.

Le commissaire monta dans le wagon ; d'un brusque mouvement, il arracha la barbe grise de l'estropié.

Ce dernier, avec un juron qui fit tressaillir tous les voyageurs, s'écria : Pincé ! !

Puis il bondit vers la portière opposée ; mais, de ce côté aussi, il vit deux gendarmes tout prêts à lui souhaiter la bienvenue.

Le commissaire reprit :

— Cet homme, un malfaiteur des plus dangereux, s'est rendu coupable d'un vol avec effraction, rue de Rivoli...

— C'est faux ! s'écria Crochard ; je suis victime d'une erreur ; je suis un honnête...

— Tais-toi, copain ! fit une voix railleuse au dehors ; nous sommes fumés !

Crochard regarda : il aperçut son complice déjà ligotté, lequel lui dit en riant :

— Pas de chance, hein, vieux ? un quart d'heure de plus et nous passions la frontière. Nous sommes forcés de remettre notre voyage en Belgique à une autre époque.

— Bonsoir la compagnie, dit Crochard ; bon voyage. J'ai tout de même de l'argent pour mon tabac. Merci, ma petite mère, vous avez été bien gentille.

— Dites donc... vous oubliez vos béquilles, fit un voyageur en ricanant.

— Tiens, c'est ma foi vrai ; passez-les-moi ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Crochard mit les béquilles sur son épaule et s'éloigna escorté du commissaire et des gendarmes, mais non sans se plaindre vertement qu'on eût interrompu si mal à propos son voyage. Il ne connaissait la Belgique que par ouï-dire, et il voulait profiter de l'Exposition d'Anvers pour visiter ce joli petit pays. Enfin, ce serait pour plus tard ; les expositions ne sont pas si rares, attendu qu'elles donnent de beaux bénéfices aux gouvernements. — (*Le Chat Noir.*) C. LEXPERT.

## UNE GRANDE DÉTERMINATION



Pierre. — Je suis à décider ce que je vais mettre en gage : mon paletot ou mon diamant. Tous comptes tirés, ça va être mon diamant. En hiver, j'ai remarqué qu'un homme gèle moins avec un paletot qu'avec un diamant.

## TOUT POUR LOUISE

*Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.*

Notre mariage venait d'être fixé au 3 juin ; c'est vous dire que Louise et moi étions dans le ravissement, lorsqu'un événement survint qui faillit détruire, en un instant, tout cet échafaudage de rêves dorés sur lequel reposait notre avenir.

Le soir même du jour mémorable où nos parents avaient enfin décidé de mettre un terme à notre attente, mon père entra brusquement dans ma chambre ; son air était si terrible, que je compris tout de suite qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Je songeai tout d'abord à Louise, et, craignant qu'une discussion d'intérêts ne se fût élevée entre mon père et M. Blanchard, qui tous deux ne plaisaient point sur la question de la dot et ne s'étaient que difficilement accordés sur ce sujet, j'allais l'interroger, mais il ne me laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Je suis volé ! dit-il, d'une voix sourde, en s'asseyant ou plutôt en se laissant tomber sur une chaise.

Volé ? Comment l'entendait-il ?... Avions-nous donc été indignement trompés ?

— Oui, volé ! répéta-t-il, en voyant que je ne saisissais pas immédiatement, on m'a pris 30,000 francs dans ma caisse.

— Ah ! fis-je, avec un soupir de soulagement.

Mon père qui avait deviné ma pensée à cette exclamation, qui traduisait si bien mon unique préoccupation, haussa les épaules. Cela voulait dire : Ces amoureux ! tous les mêmes ; ils ne pensent qu'à leur amour.

Voulant lui faire oublier mon involontaire et, d'ailleurs, excusable mouvement d'égoïsme, et lui prouver que l'amoureux n'avait pas entièrement absorbé le fils, je m'employai de mon mieux à le consoler, lui demandant des détails et lui faisant espérer que la justice ne tarderait pas à arrêter le coupable.

C'est qu'il tenait diablement à ses écus, le pauvre papa ; il y tenait d'autant plus qu'il les avait amassées péniblement, un par un, à la sueur de son front. 30,000 francs, à cette époque-là, — il y a juste cinquante et un an, — c'était une petite fortune, savez-vous ; et la sienne ne dépassait guère ce chiffre. Aussi vous voyez sa peine. Ruiné peut-être, et à un âge où l'on ne peut recommencer la lutte !

— Sais-tu bien, garçon, dit-il, en m'interrompant, que cela t'atteint comme moi ? Si je ne retrouve pas mes 30,000 francs avant un mois, — nous étions au 1er mai, — le père Blanchard ne voudra jamais te donner sa fille...

Aie ! je n'avais pas encore songé à cette conséquence, hélas ! trop certaine. J'étais sûr de la constance de Louise ; la chère créature eût passé outre ; mais son père ne l'entendrait pas ainsi, 30,000 francs de moins dans la balance, c'était la rupture immédiate, définitive. Et dame ! j'aimais bien ma Louise.

Que faire ?

L'amour nous rend possibles les choses les plus

## FORCE D'IMPULSION



*Non, ce monsieur n'est pas ivre. Il vient de dégringoler d'un escalier tournant et il a l'air d'aller.*

invraisemblables. Je résolus, séance tenante, de remplir le rôle, peu agréable de policier, et de retrouver celui qui, en volant mon père, m'avait volé mon bonheur.

De la première enquête à laquelle je me livrai, concurremment avec la police, il résulta que le misérable n'était autre qu'un jeune drôle que mon père avait jadis obligé, et qui aspirait, lui aussi, à la main de Louise. Je le connaissais. Ayant été éconduit en raison de sa mauvaise conduite et de la répulsion qu'il inspirait à ma fiancée, le gredin avait juré de se venger, et n'avait, on le sait, que trop bien réussi.

Mon père venait de réaliser en billets et espèces 30,000 francs que, sur le conseil de M. Blanchard, il destinait à l'achat de valeurs nouvelles. Instruit de cette circonstance, l'habile voleur avait choisi le moment opportun pour perpétrer son méfait et s'était réfugié à Londres.

Et c'était tout. L'instruction officielle se poursuivait avec une sage lenteur, que je ne pouvais admettre dans ma situation quasi désespérée.

Je vis, dès lors, que je ne devais compter que sur moi-même... D'ailleurs, il me fallait tenir le coupable avant qu'il n'eût dépensé le produit du vol ; cette considération primait toutes les autres.

Après avoir, non sans peine, obtenu de mon père, bercé entre l'espoir de recouvrer son bien — ma confiance avait fini par l'ébranler un peu — et la crainte de perdre davantage, le montant de mes frais de route, je partis crânement, sans l'ombre d'un doute sur l'issue du voyage. Louise, d'abord incrédule, m'avait ensuite encouragé ; du succès de cette entreprise dépendait, en effet, notre bonheur : ne devais-je pas tout tenter pour l'assurer ?

Arrivé, à Calais, je me trouvai en présence d'une mer démontée, dont l'aspect me refroidit considérablement. Attendons, me dis-je, ce n'est pas un retard de quelques heures qui peut influer sur le résultat quel qu'il soit. Vous verrez, par la suite, qu'il en fut tout autrement. Le lendemain, la mer n'avait pas désarmé ; mais, dans l'impossibilité où j'étais d'attendre plus longtemps et, d'ailleurs, un peu familiarisé avec les flots que je voyais pour la seconde fois, je m'embarquai bravement. Quand je dis bravement, enfin, passons. La pensée de Louise me soutenait. Tout pour Louise !

Lorsque j'arrivai à Londres, il faisait à peine jour ; le froid du matin me pénétrait d'autant plus que j'étais encore sous le coup de l'impression produite par une traversée des plus pénibles. C'est alors, en me voyant seul sur le sol britannique dans cette ville immense, sans un mot d'anglais, sans une indication propre à me tirer d'affaire, que je reconnus tout le ridicule de ma folle entreprise, réellement impraticable.

Cependant, trop avancé pour reculer, je m'engageai dans la première rue qui s'offrit à moi, résolu, du moins par acquit de conscience, à visiter, ou plutôt à parcourir la ville avant de m'en retourner. La rue était déserte.

Tout à coup, un homme déboucha d'une rue voisine, se dirigeant de mon côté. Ayant machinalement levé les yeux, je m'arrêtai soudain, cloué sur place par la surprise : J'étais en face de mon voleur !

Mon sang ne fit qu'un tour. Toutefois, la douce image de Louise s'était présentée à mon esprit, je repris vite mon sang-froid. Par le plus grand des hasards, je touchais au but au moment où je m'en croyais le plus éloigné !

L'homme non moins étonné que moi, s'était également arrêté, prêt, sans doute, à rebrousser chemin. Sans lui laisser le temps de la réflexion, je sortis de mes poches les deux pistolets que j'y avais, à tout hasard, glissés en quittant Paris, et les braquant sur lui :

— Où est l'argent ? dis-je, sans préambule.

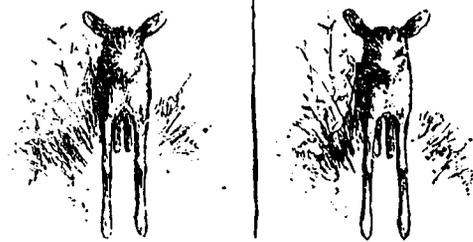
— Chez moi, répondit-il, après un instant d'hésitation.

— Je te suis !

Ces quelques mots, joints à la puissante argumentation que j'avais en main, suffirent pour le convaincre de l'inutilité de la résistance. Docile, il me précéda dans une impasse sans nom, et s'arrêta bientôt devant une porte basse ouvrant sur un corridor sombre.

Pendant ce court trajet, effectué dans d'aussi

## VARIÉTÉS DE LA VIE DE CAMPAGNE



« Nous levâmes un lièvre, puis, un instant après qui partit à la course... » un petit mouton accourut vers nous avec le même empressement.

étranges conditions, j'avais dressé mon plan, et c'est décidé à tout pour rentrer en possession du trésor que je sentais là, que je le suivis au premier étage et que je pénétrais, à sa suite, dans la première, et peut-être unique pièce servant de chambre à coucher. Une fois dans la place, je lui montrai, de mon bras toujours armé, l'angle opposé à la porte d'entrée que j'avais laissé entrouverte, puis, avisant une sorte de commode, je me mis en devoir d'inspecter les tiroirs.

J'avais remis dans la poche gauche de mon pardessus un des deux pistolets, mais en ayant soin de laisser passer la crosse, afin de l'avoir en main à la moindre tentative d'hostilité !

Rien dans les deux premiers tiroirs. Le troisième, que je secouai furieusement, — j'étais nerveux, je vous prie de le croire, — rendit un son métallique qui m'alla droit au cœur. Il contenait, en effet, sous une pile de hardes, des louis et des billets que j'entassai furieusement dans mes poches sans compter. A ce moment, une voix contenue sortit du grabat qui composait, avec la commode, presque tout le mobilier. Je me crus perdu. Une forme humaine se dessina dans la pénombre...

C'était le plus jeune frère du voleur qui, réveillé par le bruit de cette scène rapide, me menaçait, en même temps qu'il invectivait son ainé.

— Lâche ! lui cria-t-il, tu te laisses voler.

Le mot était joli. Interdit, je saisis instinctivement mon second pistolet.

Le premier qui bouge est mort ! fis-je d'une voix mal assurée, pendant qu'une sueur froide inondait mon visage.

L'opération, un instant interrompue, se termina sans autre incident, sous une pluie d'injures. Quand je fus certain que la commode ne celait plus rien, je sortis lentement, à reculons, un pistolet braqué sur chacun des deux chenapans qui, d'ailleurs, devaient s'estimer heureux d'en être quittes à si bon compte. Toute mon audace m'était revenue avec la victoire. Enfin, je refermai vivement la porte, profitant de ce que la clef était restée dans la serrure, je donnai un tour la retirai, et descendis quatre à quatre.

Sitôt dehors, je courus comme un fou, craignant à chaque pas d'être rejoint par tous les bandits qu'abritaient l'impasse. Dès que je pus le faire sans danger, je mis un peu d'ordre dans mes poches, et constatai, dans un rapide coup d'œil jeté sur mon butin, que les 30,000 francs étaient à peu près intacts. Sur le quai, je m'enquis du prochain départ pour la France ; on m'indiqua un bateau qui précisément allait lever l'ancre. Le surlendemain, j'étais de retour à Paris.

— Eh bien, garçon, tu as renoncé ? dit, avec tristesse, mon père, en me voyant entrer.

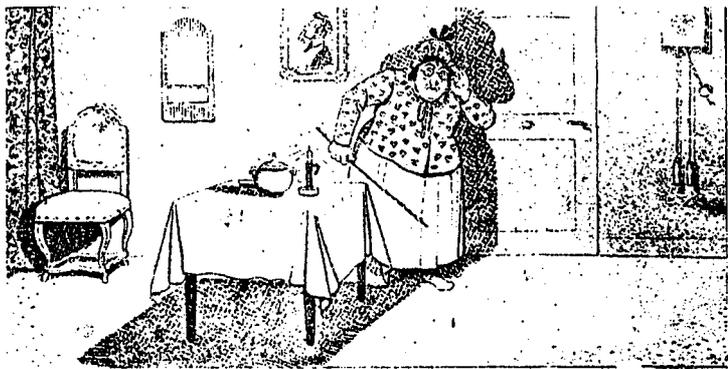
— Il ne manque que 180 francs ! répondis-je gravement, en déposant sur sa table le fruit de mon voyage.

Le pauvre homme, qui n'en pouvait croire ses yeux, pleura de joie en m'embrassant. Louise étant arrivée sur ces entrefaites, — elle venait aux nouvelles, — fut plus heureuse encore. Le soir, nous dinions chez les Blanchard, et je dus, pour la dixième fois, faire le récit de mon invraisemblable et pourtant véridique aventure.

Dans ma joie, je m'étais promis d'aller, quelque jour, délivrer mes prisonniers. Je leur devais bien ça. Par malheur, j'avais, dans mon trouble et ma fuite, perdu la clef... J'ajoute qu'ils ne sont jamais venus me la réclamer.

VICTORIEUX MAUBRY.

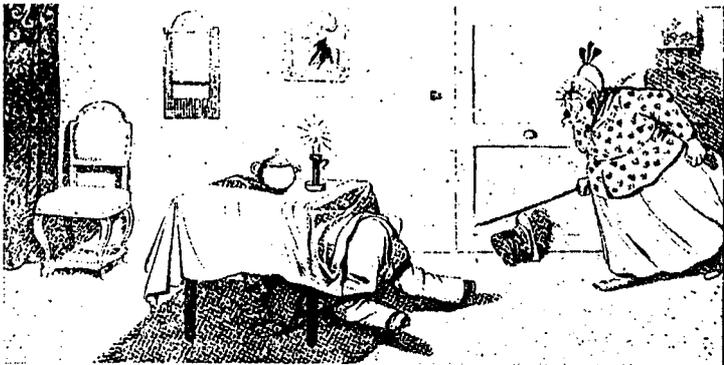
## DANS DE MAUVAIS DRAPS



I  
Elle (2 heures du matin). — J'entends des pas.



II  
— C'est bien lui.



III  
Lui, sous la table. — Tu ne m'attraperas pas, la belle !



IV  
Elle. — Ah ! par exemple !

## LA PIPE

Plaisir de toute heure, dont la privation constitue la plus vive contrariété que l'homme puisse éprouver.

Il est bon, après avoir copieusement ou maigrement déjeuné, bien ou mal diné, de bourrer une pipe et de l'allumer.

Ce sont surtout les premières bouffées qui sont agréables à tirer, quand la pipe est chargée à la flamande, c'est-à-dire avec un panache de tabac surchargeant le fourneau.

Lorsque l'allumette flambante s'en approche, on voit une radieuse poussière de feu s'en détacher et tomber à terre en scories embrasées et le tabac, foulé dans le fourneau, se couvre tout doucement d'une cendrette blanche qui va toujours en épaississant. On ne voit plus le feu. Il dort. C'est alors qu'on tire de ces bonnes bouffées amples, blanche, floconneuses qui montent, montent en tourbillonnant dans l'espace et vont former au-dessus de la tête du fumeur un nimbe transparent.

J'ai parlé de l'allumette, mais les fumeurs expérimentés ne se servent de cet accessoire que lorsqu'ils ne peuvent pas faire autrement, l'allumette a le défaut d'allumer la pipe inégalement.

La flamme de la bougie ou celle de la chandelle noircissent la pipe, lui communiquent une odeur désagréable et lui donnent un aspect sale.

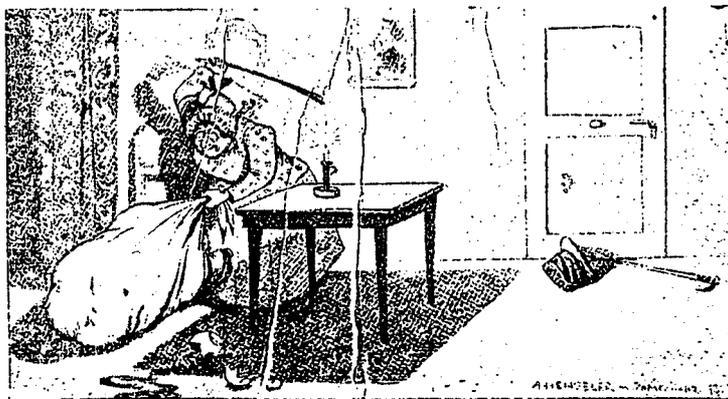
Mieux vaut un bout de papier plié et à peine tordu, sa flamme courte se promenant bien sur le tabac, en lui communiquant son feu.

La grande difficulté pour le fumeur novice est de bien bourrer sa pipe. Il y a deux écueils à observer : trop serrer le culot ou laisser de l'air entre le tuyau et le tabac.

Un bon fumeur commence par...

— Comment, interrompra un profane, voilà bien des recommandations pour fumer une pipe ! Malheur ! il ne s'agit que d'acheter deux sous de tabac et bourrer sa pipe avec.

— Vous croyez ça, vous ; en bien ! détrompez-vous ; si vous voulez goûter un plaisir parfait en fumant votre pipe, il faut prendre toutes les précautions voulues pour ne pas transformer la douce et voluptueuse sensation qu'on doit ressen-



V  
— En as-tu assez, mon souldard ! Prends-là, la tempérance, ou je frappe le restant de la nuit.

tir en fumant, en une vulgaire habitude, bonne tout au plus à tuer le temps.

Donc, je reprends : Un bon fumeur doit d'abord, après avoir acheté son paquet de tabac, ni trop sec, ni trop humide, l'ouvrir, en retirer le tabac et l'étaler sur une feuille de papier, l'écartier ensuite du bout des doigts et en extraire les buches que les fabricants laissent si généreusement—histoire de le rendre plus léger—subsister dans le tabac. Ceci fait, il s'agit de choisir sa pipe.

Tout le monde sait que la pipe de terre (*pipe de plâtre*) est la meilleure de toutes.

On a inventé mille modèles : le meilleur de tous est celui dont la forme typique n'a pas varié depuis l'invention de ce mode de fumer.

Passer une goutte d'eau ou de cognac dans la pipe et la bourrer légèrement d'abord, de façon que le tabac touche bien le fond sans y être pressé, et continuer en serrant progressivement jusqu'au haut.

Le tabac doit toujours s'élever un peu au-dessus du fourneau. Approchez ensuite le feu et tirez.

La première pipe sent toujours la terre. On doit la fumer vivement, afin de la saisir et l'imprégner du goût du tabac.

Aussitôt fumée, examinez-la, si elle marque, elle brûlera. Une bonne pipe ne doit marquer qu'après avoir été fumée deux fois.

La seconde pipe doit être fumée lentement, avec componction, et il ne faut pas la laisser s'éteindre pour la rallumer ensuite, pas plus qu'on ne doit provoquer la chute de la cendre qu'il faut laisser tomber naturellement.

Ce n'est qu'après la pipe complètement fumée qu'il est utile de la curer, soit avec une allumette soit avec le bout d'une lame de couteau. Si on peut attendre qu'elle soit refroidie, cela vaut encore mieux. Mais, pour cela, il faut bien se garder de la placer sur la pierre ou sur le marbre.

L'opposition du froid avec la chaleur du fourneau est funeste ; nombre de pipes ne brûlent et ne julent que par cette raison. La terre est poreuse.

Posée sur quelque chose de froid, la transpiration de la pipe s'arrête. Elle s'enrhume !

— Oui, madame ! cela vous fait sourire. Et cependant cela est.

La pipe est sensible, elle demande à être traitée avec douceur et ménagement.

Oh ! la pipe culottée, sans être brûlée, c'est-à-dire avec sa bonne odeur de café grillé, comme elle est douce et savoureuse, comme elle est agréable à fumer.

Mais, disent les gens qui posent pour le "comme il faut," la pipe de terre n'est pas distinguée.

Pas distinguée ! Le général de Lusalle chargeait sa pipe à la tête de ses hussards. Pas distinguée ! est-ce que vous préféreriez, par hasard la pipe de porcelaine, celle que fument les Prussiens ?

On cause avec sa pipe en terre, on s'intéresse à elle, on constate le progrès de sa coloration, on l'entend ronronner sous l'action du feu qui fait crépiter le tabac.

LA QUESTION.

(La Revue des Livres)

Ripans Tabules banish pain.

## FEUILLETON DU SAMEDI

## LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

II

LA PLACE DE JÉRUSALEM

(Suite)

Le boucher ne répondit pas tout de suite. Il se gratta l'oreille; son regard inquiet essaya de percer l'obscurité pour interroger la physiologie de l'ancien intendant.

—Je pense, murmura-t-il enfin, que le roi et ses deux ministres ne passent pas beaucoup de temps chaque année à Séville.

—Et n'y a-t-il pas toujours du monde à l'Alcazar, Trasdoblo? Toujours du monde au palais de Zuniga et d'Olivarès? Et n'as-tu pas envie d'être procureur juré de ta confrérie?

—Que faut-il faire? demanda brusquement le boucher.

—Voilà la pierre d'achoppement! prononça Pedro Gil avec gravité; le salaire les affranchise, mais la besogne leur fait peur.

—Vous vous trompez, seigneur Pedro Gil. Je songe seulement qu'il y a besogne et besogne. Pour peu que la vôtre convienne à un honnête homme et à un chrétien. . . .

La main de l'ancien intendant pesa sur son bras.

Ils étaient arrêtés tous deux à quelques pas du pilier derrière lequel se cachait don Ramire.

—Ami Trasdoblo, prononça l'ancien intendant d'un ton froid, mais en accentuant chaque parole: nous savons que tu es un chrétien et un honnête homme; mais avant de répondre à ta question, nous avons charge de t'en poser une autre: Ami Trasdoblo, ton coutelas de boucher est-il aussi bien affilé aujourd'hui qu'il l'était la nuit du vendredi-saint de l'an 1637?

Le gros homme recula comme s'il eût reçu un choc violent au visage.

Pedro Gil gardait ses bras croisés sur sa poitrine. Il poursuivit paisiblement:

—Nous sommes tous des honnêtes gens et des chrétiens. Ami Trasdoblo, ce fut un coup bien frappé que celui qui trancha l'artère du pauvre Bertran Salda, ton beau-frère, le peaussier de la rue de l'Amour-de-Dieu.

La tête du boucher tomba sur sa poitrine.

—J'ai donné bien de l'argent au chapitre de la cathédrale, balbutia-t-il; on a dit bien des messes à Notre-Dame du Carmel; j'ai bien prié la Vierge et les saints pour le salut de son âme. . . .

—C'est preuve de bon cœur, ami Trasdoblo, mais si le coup dont nous parlons avait été asséné d'un bras moins ferme, nous nous serions adressé à un autre que toi.

—M'accuserait-on? . . . commença le boucher.

—Du tout! l'accusation suppose un doute; nous n'avons pas l'ombre d'un doute. . . . ami Trasdoblo, c'est moi qui suis chargé de cette affaire, en ma qualité d'auditeur second. . . .

—Ayez pitié de moi, seigneur Pedro Gil! s'écria le géant dont les genoux fléchirent.

—A la bonne heure! fit l'ancien intendant; tout à l'heure tu sentais le roussi. Mais du moment que tu te rends à discrétion. . . . Voyons! auras-tu le bras ferme, l'œil juste, le cœur solide, s'il s'agit de frapper pour le service du roi?

—Pour le service du roi, oui, seigneur.

—Tu trembles? fit Pedro Gil en se rapprochant de lui.

—Seigneur, je ne suis pas un homme de guerre.

—N'as-tu du courage que contre tes proches?

—Seigneur, le pauvre Beltran nous avait fait tort dans la succession du drapier Trasdoblo, notre oncle; j'avais du sang dans les yeux quand je portai ce malheureux coup. Dites-moi le nom de celui qu'il faut frapper pour le service du roi.

—Il n'a pas de nom, répondit Pedro Gil.

—Quel est son crime?

—Il a conspiré contre don Philippe d'Espagne.

—Que ses enfants soient maudits! Est-il ici, à Séville?

—Tout près de Séville.

—Qui me le désignera?

—La main de Dieu; il viendra de lui-même se présenter à toi.

—Est-il jeune?

—Entre les deux âges.

—Est-il noble?

—Chez nous, il n'y a pour conspirer que les grands.

—Et. . . quand faudrait-il? . . .

—Aujourd'hui.

—Sitôt, Vierge sainte! Serai-je seul?

—Tu trembles trop. Tu auras une armée.

Trasdoblo releva la tête, et un large soupir soulagea sa poitrine.

—Et, reprit-il encore, où devrai-je me rendre?

—A ton devoir ordinaire; n'est-ce pas toi qui fournis la forteresse de Alcala de Guadaïra?

—Si fait, seigneur.

—Tu y vas trois fois la semaine.

—Trois fois, seigneur.

—Et c'est aujourd'hui ton iour?

—Seigneur, c'est aujourd'hui.

Il y eut un silence. Don Ramiré avait peine à étouffer le bruit de son souffle dans sa poitrine oppressée.

Trasdoblo reprit:

—Ce sera sur la route?

—Non, répondit Pedro Gil, n'interroge plus, écoute. Le charnier où tu déposes ta viande est dans la première cour, en dedans des petits murs?

—Exactement, seigneur, c'est là que nous abattons.

—Tu as la clef de la poterne qui donne entrée dans cette première cour?

—Seigneur, de père en fils, nous l'avons, depuis cinquante ans.

—Tu peux m'introduire par là quatre ou cinq braves déguisés en garçons bouchers. . .

—Y songez-vous, seigneur? c'est dans la forteresse même! On dit que la cellule du bon duc de Medina-Celi donne de ce côté. . .

—Il vous faudrait de l'artillerie, interrompit Pedro Gil, pour forcer la tour où le bon duc est renfermé; ne t'inquiète point du bon duc et réponds.

—Seigneur, je puis faire ce que vous me demandez en risquant ma tête.

—Si tu ne le fais pas, ami Trasdoblo, ta tête sera coiffée du bonnet de flammes au prochain auto-da-fé: choisis!

—Je le ferai, seigneur, pour le service du roi.

III

GUEUSERIES

Pedro Gil et son compagnon remontaient le cloître, don Ramiré sortit à demi de son abri pour écouter mieux, car ils parlaient maintenant tout bas. Ramiré contenait à deux mains les battements de son cœur.

Il se disait, répétant les dernières paroles prononcées:

—“Pour le service du roi!” Ce Pedro Gil a-t-il réussi à surprendre un ordre de la Cour? S'agit-il du père d'Isabel? j'irai. . . j'irai jusqu'à l'Alcazar, je me jetterai aux pieds du souverain. . . .

—Trasdoblo demandait en ce moment à l'autre bout de la galerie:

—Si c'est pour le service de Sa Majesté, pourquoi a-t-on besoin d'un pauvre diable comme moi?

—C'est là de la haute politique, ami Trasdoblo, répondit l'ancien intendant avec importance. Les rois sont souvent trop éléments au gré des fidèles ministres qui les entourent.

—Alors, dit vivement le boucher, ce n'est pas pour le service du roi, c'est pour celui du conte-duc?

—Quel peut être l'intérêt d'Olivarez, sinon celui du roi? fit Pedro Gil en haussant les épaules; tu devrais te rendre justice, ami Trasdoblo: ces choses sont par trop au-dessus de ta portée. En tout ceci, tu as deux points à considérer: la récompense d'un côté, la peine de l'autre. Si tu avais étudié à Salamanque ou ailleurs, je te dirais que tu es pris entre les deux termes d'un dilemme. La récompense est belle: je te garantis qu'avant un mois tu seras procureur juré de la confrérie des bouchers de Séville. La peine est dure: elle ne se ferait pas attendre un mois, car le prochain *auto da fé* a lieu dans huit jours, et, comme le pauvre Beltran était affilié, ton crime ressort du Très-Saint Tribunal. Il faut choisir. . . .

—Que Votre Seigneurie me donne ses instructions, interrompit Trasdoblo d'un air sombre.

—Ton choix est sage. A quelle heure portes-tu d'ordinaire tes provisions à la forteresse?

—Avant la grande chaleur, vers huit heures.

—Tu retarderas aujourd'hui ton voyage: il faut précisément que tu sois à Alcala de Guadaïra pendant la méridienne: je vais t'expliquer pourquoi. Le conspirateur dont nous nous occupons est un homme résolu; nos espions ont découvert que ses amis lui avaient fait passer des limes, des cordages, tout ce qu'il faut pour exécuter une évasion. M'écoutes-tu bien?

Le boucher essuya la sueur qui décollait de son front.

—Par mon patron, oui, seigneur, répondit-il, j'écoute et j'entends. Que voulez-vous que fasse un pauvre artisan comme moi, contre un gentilhomme brave, résolu, habile au maniement des armes, sans doute?

—Poltron! toi qui assommes un taureau d'un seul coup! on te dit que tu auras des aides. Le conspirateur a limé les barreaux de sa cage: tout est prêt. . . .

—Ne serait-il pas plus simple, demanda naïvement Trasdoblo, de le changer de cellule, et de le mettre nu comme un ver, pour lui enlever les moyens d'essayer une nouvelle tentative?

Le seigneur oïdor fronça le sourcil.

—Tu es plus épais encore que je ne croyais, ami Trasdoblo, gronda-t-il, la meilleure cellule, il faut que tu le saches, s'appelle une bière; mets dedans autant de limes que tu voudras, des échelles de soie, et même ce levier à l'aide duquel le savant Archimède prétendait ébranler le monde, si la bière renferme un homme bien mort. . . . comprends-tu?

Le vrai motif est celui-ci: tant que cet homme vivra, l'existence de Philippe d'Espagne sera menacée. S'il travaille pour Richelieu ou pour Buckingham, pour don Juan

de Portugal ou pour ces marchands de toile des Pays-Bas, on l'ignore, et peu importe. Il nous prête le flanc, nous frappons : quoi de plus naturel ?

Trasdoblo secoua la tête en soupirant.

— Si seulement je n'étais pour rien là-dedans, murmura-t-il, je fais serment que je n'y verrais point de mal.

— En un mot comme en mille, continua l'ancien intendant, nous prenons l'occasion aux cheveux. Au moment où le conspirateur, plein d'espoir, atteindra la cour où se trouve ton cellier. . . .

— Mais, objecta le boucher, s'il prend un autre chemin ?

— Il ne prendra pas un autre chemin. Tu t'élançeras hardiment à la tête de tes hommes en criant : Trahison !

— C'est la nuit, fit observer encore Trasdoblo que les prisonniers s'évadent.

— Celui-ci s'évadera le jour. La nuit, les chiens basques sont lâchés dans les cours, tandis qu'à l'heure de la sieste tout dort, bêtes et gens. Juge si ce complot était ourli adroitement ! Aller songer à l'heure de la sieste !

— Le fait est, dit le boucher, que je n'aurais pas pensé à cela.

— Cela seul peut te faire comprendre combien ce malfaiteur est dangereux ; mais vous serez six contre un et il n'aura point d'armes ; les murs de la cour sont hauts, impossible qu'il vous échappe !

— Cependant. . . .

— Le cas est bien simple : s'il vous échappe, je te promets, sous tel serment qu'il te plaira, qu'avant la fin de la semaine tu seras brûlé vif sur le parvis de la cathédrale.

A ce moment, ils étaient tellement éloignés, que don Ramire entendait leurs voix comme un double murmure dominé complètement par le bruit des danses, dans l'établissement si fort imposé de maître Galfaros. Ils ne revinrent point cette fois sur leurs pas, Ramire les vit se donner une poignée de main, sans doute en signe de pacte conclu. Pedro Gil tourna l'angle du Sépulcre et s'éloigna rapidement, tandis que le grand Trasdoblo, la tête appuyée sur la poitrine, regagnait à pas lents la rue impériale.

Ramire était seul de nouveau. Il resta un instant comme accablé, puis une sorte d'éblouissement le prit. Il se demanda s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

Ramire était tout jeune. Il ne connaissait point la vie. Un seul fait pouvait le guider dans les circonstances présentes, c'est que, là-bas, en Estramadure, il avait entendu parler de Pedro Gil comme d'un traître, implacable ennemi des Medina-Celi, ses anciens seigneurs.

Le nom de Pedro Gil lui donnait tout d'un coup le mot de l'énigme, et ce n'était pas cela qui l'embarrassait. Il s'agissait d'assassiner un prisonnier d'État à la forteresse d'Alcala de Guadaïra, et le chef des assassins était Pedro Gil, donc la victime devait être le duc de Medina-Celi, prisonnier depuis quinze années dans cette même forteresse.

Mais ce Pedro Gil devait agir pour le compte de quelqu'un.

Et toute cette trame se conduisait en dépit de la volonté du roi.

Que faire ? Le palais Medina-Celi était là à deux pas. Fallait-il prévenir la duchesse ? Ce n'était qu'une femme, mais c'était une Tolède : le sang des ducs d'Albe coulait dans ses veines ; elle était fille du grand Gonzalve Penamacor, le Cid de l'Estramadure ; elle était la femme de Herman Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, le plus puissant seigneur de l'Andalousie. A sa voix, la moitié de Séville se serait soulevée.

D'un autre côté, le roi était à l'Alcazar.

Ramire avait eu déjà cette idée : parler au roi.

Mais Ramire était espagnol et amoureux. Une autre pensée devait germer dans l'exaltation de son cerveau : Sauver le duc tout seul, comme le bon roi Pélage, dit-on, gagnait les batailles.

Quel rêve pour un héros de vingt ans ! La main de Ramire pressa involontairement son épée et il se dit dans le confiant orgueil de sa vaillance :

— Je ne veux pas d'aide, j'ai mon amour et mon épée.

Sa taille élégante et robuste à la fois se redressa au choc de cet immense espoir. Tout son être frémissait de désir : il avait hâte ; il aurait déjà voulu voir son épée flamboyer devant ces six rapières ennemies.

Aucun renseignement ne lui manquait : il savait le lieu, l'heure, la forme que prendrait le guet-apens, le nombre des assassins. La seule difficulté qui se présentât, c'était la hauteur de ces murailles dont on avait parlé ; mais en ce moment, Ramire avait des ailes.

Il n'y avait point à son sens, de murailles assez hautes pour arrêter son élan vainqueur.

Pour ne point échapper aux bonnes habitudes de sa nation, il dut bien adresser en ce moment quelque lyrique prosopopée au balcon de sa dulcinée, au sommeil de l'innocence, aux parfums célestes de cette chambre où respirait son idole ; il dut même composer quelques vers, propres à être chantés sur la guitare, où les yeux d'Isabel étaient expressément comparés aux étoiles du firmament.

C'est le terroir. Mais nous passerons ces tendres chansons sous silence, pour dire que le calme vint, le calme qui suit toute vigoureuse résolution. Ramire se mit froidement en face de son audacieuse entreprise : il en combina les moyens, il en pesa le fort et le faible.

Après comme avant la réflexion, Ramire se dit :

— Je ne veux pas d'aide !

Il se roula dans son manteau, la tête appuyée contre son pilier, le regard tourné vers cette croisée qui était pour lui la porte du ciel. Ce n'était pas la première fois que notre Ramire dormait à la belle étoile. A force de regarder cette bienheureuse jalousie, ses yeux battirent, puis se fermèrent. Il avait du temps de reste jusqu'à l'heure de la sieste.

Quand le visiteur de nuit revint, au son des horloges, frapper aux carreaux du seigneur Galfaros pour lever l'impôt du plaisir, il ne vit point cette masse sombre, faisant corps avec le sombre pilastre. Il passa, jetant aux échos endormis son cri paisible et monotone.

Ramire était déjà dans le beau pays des songes. Il voyait Isabel qui pleurait et qui souriait sur le sein de son père.

Les heures de nuit cependant s'écoulaient.

L'aube vint nuancer peu à peu les objets environnants, comme ces premiers fils d'argent qui éclairent trop tôt l'ébène des noires chevelures.

Les étoiles pâlirent au zénith. Le dôme de Saint-Ildefonse eut un instant ces teintes fondues de la nacre de perle, où le gris, le rose et le violet, se glacent et changent sous le regard surpris.

La girouette dorée brilla faiblement. Puis les lignes orientales de la maison de Pilate sortirent du noir, montrant successivement toutes les bizarres grandeurs de cette architecture transcendée des saints lieux par le fameux aïeul des Medina, don Alonzo Perez de Guzman, premier marquis de Tarifa.

C'était bien la maison de Pilate, telle que le pieux et vaillant marquis l'avait vue à Jérusalem, lors de son pèlerinage. En face,

et toujours sur ses terres, il avait fait construire une autre maison pour son fils aîné. Au fond de la première cour se trouvait une reproduction du Saint-Sépulcre.

La branche de Medina-Celi avait été proscrite et dépossédée, au profit de Medina-Sidoria, sous Philippe Ier. La maison du Sépulcre, tombée en des mains étrangères, subissait cet incroyable destin de servir à une industrie difficile à préciser dans nos mœurs françaises : ceci à quelque cent pas des bureaux du saint office, si chatouilleux d'ordinaire pour tout ce qui, de près ou de loin touchait à la religion.

La clôture mauresque datait de la domination arabe. La maison du Sépulcre avait été bâtie sur l'emplacement des bains du sérail d'Aben-Maleh.

La place de Jérusalem devait son nom à ces deux fondations du marquis de Tarifa, la maison de Pilate et le Sépulcre.

Notre beau Ramire dormait encore, quand le premier rayon du soleil fit éclater les aigrettes écarlates qui s'élançaient des massifs de cactus sur la terrasse du palais de Medi-Celi.

La place était toujours déserte. L'établissement de maître Galfaros ne chantait plus. Saint-Ildefonse, étalant au bout de la place ses rotondités de mosquée, n'avait point encore tinté le premier appel de ses cloches, bien que ce fût le matin d'un dimanche.

Au moment où le campanille dorée de la vieille basilique, après avoir grondé sourdement, commençait à sonner cinq heures, des bruits confus se firent entendre dans la rue des Caballerizas. C'étaient des voix joyeuses, dominant des pas de chevaux et des roulements de charrettes.

Bientôt s'établit au travers de la place le passage d'une véritable caravane. Les paysans de la campagne de Séville avaient profité de l'ouverture des portes et conduisaient leurs denrées au marché.

C'étaient des légumes de toutes sortes entassés dans des baquets ou portés à dos d'homme, de hautes pyramides de pastèques, de grenades, d'oranges et de limons, des fruits vermeils, des raisins gros comme ceux de la terre promise, des dattes de la frontière africaine, des bananes et des pommes d'amour.

Les chevaux et les mules avaient leurs caparaçons de fête ; les hommes et les femmes portaient leur toilette des grands jours. Plus d'un majo coquet donnait le bras à sa maja endimanchée ; quelques couples dansaient la manchega le long du chemin.

En même temps, non plus d'un seul point, mais de toutes les rues avoisinantes, d'autres groupes débouchaient. Il n'est à Séville, pour se lever matin que les paysans et les gueux. Les gueux se montraient aussi empressés que les paysans.

On les voyait se glisser prestement le long des maisons et courir vers l'église, où ils retenaient leurs places des deux côtés du perron.

A peine prenaient-ils le temps de tendre la main en passant aux marchands de fruits et de légumes, qui se gardaient bien pourtant de refuser la *caridad* afin d'avoir bonne chance au marché.

Pendant un quart d'heure environ, ce fut, sur la place de Jérusalem, un bruit, une animation, une cohue. Don Ramire ne s'éveillait point. Son rêve était obstiné. Villageois et villageoises lançaient au dormeur force quolibets ; rien n'y faisait. La fatigue de Ramire tenait bon contre toutes ces espiègleries.

Au perron de l'église, il y avait des cris et des horions.

La confrérie des gueux d'Andalousie était

régie, depuis "le grand Cafedado" qui florissait sous Philippe III, par des lois très sévères. Mais à quelle société les lois ont-elles jamais manqué? Les Institutes du "grand lépreux" avaient le sort de celles qui ont fait la gloire de l'empereur Justinien. On les prisait fort, on ne les exécutait point. Les gueux du bon temps se plaignaient amèrement de cette décadence: on les traitait de barbons, et tout était dit.

Seule au monde, cette vertueuse république de Lacédémone sut allier la filouterie organisée au saint respect des vieillards.

Là-bas, vis-à-vis du portail clos de l'antique mosquée, toutes les infirmités humaines étaient aux prises. Manchots, boiteux, culs-de-jatte, paralytiques, aveugles, etc., se disputaient les meilleures places aux degrés du perron.

Si le *Grand Lépreux*, du haut de l'empyrée, voyait en ce moment les discordes intestines de sa famille, il devait être fort humilié de ce spectacle. Ce n'était entre confrères qu'injures et que bourrades.

Les manchots frappaient des deux mains, les boiteux lançaient de sincères coups de pied, les paralytiques couraient en brandissant leurs béquilles. Il y avait un grand coquin pourvu de trois ulcères à vif, deux sur une jambe, un sur l'autre, qui ruait comme un cabri enragé.

Les gens du marché regardaient cela, riaient et passaient. En Espagne, on ne s'indigne point des ruses de la mendicité. Il faut que tout le monde vive.

Quand la dernière voiture tourna l'angle du parvis, nos gueux étaient à peu près installés. On ne se disputait plus qu'entre retardataires du second rang. La passion ne s'en mêlait plus. Chacun s'occupait déjà de réparer le désordre de sa toilette: vous eussiez dit des comédiens en loge. Ceux qui avaient le bonheur de s'échelonner sur les degrés du perron donnaient une décente tournure à leurs haillons, et se frottaient le visage de safran pour simuler la pâleur malade; d'autres resserraient les courroies qui forçaient leurs bras ou leurs jambes à prendre des directions contre nature.

Il y avait une raison ici pour que la guerre civile fût promptement apaisée. Saint-Ildefonse était du nombre des églises interdites aux femmes.

On sait que les femmes, dans les bagarres, ne jouent le rôle de Sabines que par exception formelle.

(A suivre)

J. G. LAVIOLETTE, M. D.  
217 rue des Commissaires,  
MONTRÉAL.

CHER MONSIEUR,

J'éprouve le besoin de vous déclarer qu'après avoir souffert d'une bronchite de deux années, je suis enfin guéri, grâce à votre Sirop de Térébenthine.

En 1891 j'ai eu, comme bien d'autres, la grippe, la fameuse grippe, avec des symptômes bronchiques assez sévères. Depuis lors je ne cessai de tousser jusqu'à l'été suivant. Les chaleurs semblèrent mettre un terme à cet état de choses.

En janvier 1892 j'eus une nouvelle attaque de grippe, et je repris mon ancienne toux avec plus de vigueur que jamais. A l'été, je me crus guéri, mais quand le froid reparut, ma bronchite s'annonça encore, et sérieuse.

Durant tout ce temps-là j'épuisai la série ordinaire des médecines brevetées et autres, tous les sirops imaginables que je fabriquais moi-même ou que j'achetais chez les pharmaciens. Rien n'y fit. Un jour je lus dans un journal l'annonce de votre Sirop de Térébenthine et je me payai le luxe d'un nouvel essai. A la quatrième bouteille je m'aperçus d'une amélioration assez notable: mes crises de toux étaient moins fréquentes et l'expectoration, devenue moins tenace, se faisait avec plus de facilité.

J'ai commencé à me soigner en décembre, et aujourd'hui je me considère guéri, parfaitement guéri. Je ne tousse plus, et je m'aperçois que mes bronches sont redevenues ce qu'elles étaient avant l'invasion de la grippe.

Vous pouvez faire de cette lettre l'usage que vous jugerez le plus utile à la cure d'autres personnes chez qui la grippe aurait laissé des traces aussi ennuyeuses qu'une bronchite chronique.

J'ai bien l'honneur d'être,

Monsieur le Docteur,

Votre très humble et dévoué collègue

N. E. DIONNE

## Propriété du Parc Amherst



VEUILLEZ LIRE LA LETTRE SUIVANTE

BUREAU DE L'INSPECTEUR DES BATISSSES  
HOTEL DE VILLE

Montréal, 14 Mars 1893.

Z. RESTIER, Ecr., Architecte.

Cher Monsieur,

Ce n'a pas été sans surprise que, flânant l'autre jour près du Parc Amherst, mon attention fut attirée sur les jolies Villas que l'on est à y construire. J'en ai examiné la construction avec une curiosité bien naturelle, et grande fut ma surprise d'apprendre que vous en étiez l'architecte.

Ces constructions vous font honneur, tant par l'élégance du style, la manière solide et le confort qu'elles offrent.

Elles sont construites sur de bonnes et solides fondations, assises sur le roc pour la plupart et sur le tuf pour les autres, donnant l'assurance de solidité et d'une longue durée.

J'aimais à vous faire part de mon opinion désintéressée sur le plaisir que me fait de voir un jeune architecte canadien prospérer.

Bien à vous, etc.

P. LACROIX.

Inspecteur des Bâtisses.

Ces propriétés sont à vendre par

FRED R. ALLEY,

116 RUE SAINT-JACQUES.

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS ..... PROP. ET CERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 20 MARS, Après-midi et soir.)

LE GRAND MÉLODRAME

## "OLE OLSON"

Excellente compagnie, jolis décors, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante: THE DAGO.

## LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

## UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal  
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour la semaine finissant le 18 Mars 1893

**27,189 par jour**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

# VIN de VIAL

**TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT**

Le Tonique le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.

**AU QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX**

Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des Systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. Toutes Pharmacies.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER  
LE CÉLÈBRE

# CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.

Écrire pour Échantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

**PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES**  
**DE MCGALE**  
**RECOUVERTES DE SUCRE,**  
*Pour la guérison certaine de toutes*  
**AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE**  
**TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.**  
**Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonc-**  
**tionnement de l'estomac.**

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus surs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**  
**PHARMACIEN**  
**2123 rue NOTRE-DAME**

**A. LEOPRED**  
*(Gradué des Universités Laval et McGill)*  
**INGÉNIEUR DES MINES.**  
 Bureau principal à Québec.  
 Succursale à Sherbrooke: à Montréal, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.  
 S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.  
 1a-100t



**UN VRAI SUCCES.**  
 Le Bénédictin, de Redford, Tex., écrit: "Autant que je puis le juger je crois que le Tonic Nerveux du Père Koenig est un vrai succès. Je souffrais d'une maladie nerveuse excessivement douloureuse, et ayant fait usage du Tonic je me suis guéri; je suis bien mieux comme autrefois."

CHATEL NIAGARA, ONT., 8 Jany 1893.  
 J'ai commencé à faire usage du Tonic Nerveux de Koenig en mai 1888. Avant de prendre cette médecine j'ai fait usage de bien d'autres remèdes, mais je n'en obtenais aucun bien, me sentant sans cesse fond mentalement et physiquement. Je n'ai pu me remettre avec le Tonic et je suis maintenant qu'en suivant un traitement avec ce remède je pourrais bientôt la santé.  
 J. H. SMITH.

EAST GREENVILLE, N. Y., 6 Dec 1890.  
 J'ai fait usage d'une bouteille du Tonic Nerveux du Père Koenig pour l'étourdissement et pour ma tête de la tête nerveuse. Tout ce que vous m'avez dit de votre fameux remède a parfaitement tenu, même plus. Je souffrais depuis un bon nombre d'années.  
 DAME P. HANCE.

**GRATIS** — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.  
 Ce remède a été préparé par le Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., U. S., depuis 1876, et est actuellement préparé à la direction par la  
**KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.**  
 A Vendre par les Droguistes et les Boutiques; 6 pour \$5.  
 A Montréal, par E. Léonard 113 Rue St-Laurent.

**ATTRACTION SANS PRECEDENT**  
 Plus de Un Quart de Million distribué  
**L.S.L.**

**LOTÉRIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE**  
 incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'État, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er Janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputés depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*J. A. Enclay*  
*Mrs. L. B. Labele*  
*L. J. M...*

Commissaires.

Le Colonel C. J. Villere succède au Général Beauregard comme commissaire dans la surveillance de nos tirages Mensuels et Demi-Annuels. Le Général Beauregard choisissait toujours Mr. Villere pour le remplacer lorsqu'il était obligé de s'absenter. Mr. Villere a déjà surveillé neuf de nos tirages.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank.  
 JNO. H. CONNOR, Président State National Bank.  
 A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.  
 CARL KOHN, Président Union National Bank.

**LE TIRAGE MENSUEL DE \$5**  
**AURA LIEU**

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans,  
**MARDI, 11 AVRIL 1893**

**Prix Capital . . . . \$75,000**  
 100,000 Billets dans la roue.

**LISTE DES PRIX:**

1 Prix de	\$75,000, soit	\$75,000
1 Prix de	\$20,000, soit	\$20,000
1 Prix de	10,000, soit	10,000
1 Prix de	5,000, soit	5,000
2 Prix de	2,500, soit	5,000
5 Prix de	1,000, soit	5,000
25 Prix de	300, soit	7,500
100 Prix de	200, soit	20,000
200 Prix de	100, soit	20,000
300 Prix de	60, soit	18,000
500 Prix de	40, soit	20,000

**PRIX APPROXIMATIFS**

100 Prix de	\$10, soit	\$10,000
100 Prix de	60, soit	6,000
100 Prix de	40, soit	4,000

**PRIX TERMINAUX**

999 Prix de	\$20, soit	\$19,980
999 Prix de	\$20, soit	\$19,980

**3,434 Prix se montant à \$265,460**

**PRIX DES BILLETS**  
 Billets Complètes, \$5; Deux-Cinquième, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, \$50c; Un-Vingtième, 25c.

**PRIX DES CLUBS:**  
 11 Billets Complètes ou leur équivalent en fractions pour \$30.  
 Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

**IMPORTANT.** Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous frais, et nous payons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:  
**PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.**

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible.  
 Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies à l'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *franchises de port*.

**N'OUBLIEZ PAS** que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la COUR SUPREME DES ETATS-UNIS, EN CONTRAINT avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, N'EST PAS EN VIGUEUR QU'AU PREMIER JANVIER 1895.

En achetant un billet de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, assurez-vous que ce billet est daté à la Nouvelle-Orléans; que le prix est payable à la Nouvelle-Orléans, et que le dit billet est signé par le président PAUL CONRAD et qu'il est endossé par les signatures des généraux J. A. FARLEY et W. L. CABELL et du COLONEL C. J. VILLERE; ayant ainsi les garanties de quatre banques nationales et de leurs présidents promettant payer tous les prix gagnés et présentés à leurs comptoirs. Il y a tant de trucs infernaux et malhonnêtes sur le marché, par des gens qui reçoivent de grosses commissions, que ceux qui achètent des billets devraient être sur leurs gardes. Insistez pour que les agents vous vendent des BILLETS DE LA LOTÉRIE DE L'ÉTAT DE LOUISIANE, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.

**BAUME RHUMAL**

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Pommons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Depot General, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Jean.

Demandez les Célèbres Boissons Gazeuses de  
**J. CHRISTIN & Cie**  
 SPÉCIALEMENT LEUR FAMEUX  
 Cidre Champagne et Crème Soda  
 BUREAU ET ATELIER  
**149 Rue Sanguinet**  
 25-ep-33

**BELLE MUSIQUE A VENDRE**  
 NOUS VENONS DE RECEVOIR  
**3,000 MORCEAUX de MUSIQUE**  
 QUE NOUS VENDONS  
**10, 15 et 20 Cts.**

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.  
 Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.  
**POIRIER, BESSETTE & CIE,**  
 No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

**A LIRE**

- LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mezières, Paris.
- LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs, par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.
- LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Écrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.
- LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs, par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.
- LE MUSEE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.
- L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— Paris: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: P. W. Christern, 251, Fifth Avenue.
- JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie., 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.
- CORDONNETTE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC-PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— *Specimen franco sur demande.*
- LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs., 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris, France.

**REGLATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD.**  
**A RELIABLE REMEDY FOR**  
 Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.  
 Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, efficient. Give immediate relief.  
 Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 1 cent. Address  
**THE RIPANS CHEMICAL CO.**  
 10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

**Grande Sensation!**

LES  
**Chevaliers du Poignard**

MAGNIFIQUE ROMAN A BON MARCHÉ

**15 CTS—SEULEMENT—15 CTS**  
**17 CTS—PAR LA POSTE—17 CTS**

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

Hâtez-vous d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

**POIRIER, BESSETTE & CIE.,**  
**516 RUE CRAIG, MONTREAL.**